

Erref. kodea: LAF-108-891

Izenburua: Gutuneria: LARRÈRE,  
Georges, Georgette  
108-888. [Ikus gainera: 104-499]

Bordeaux, le 13 juillet 1941.

Cher Monsieur et Ami,

Un jeune bachelier vous a certainement transmis mon souvenir respectueux et reconnaissant. En effet, je n'oublie pas que c'est en partie grâce au petit Séminaire que je dois d'avoir assez bien réussi ultérieurement. Malgré ma paresse, (que je regrette, hélas!) j'ai acquis à Ustaritz une solide instruction et une noble éducation.

J'ai souvent pensé à vous, depuis l'année dernière, à ce qu'il aurait dû être votre repli en juin 40. Ami, est-ce avec satisfaction que je viens d'apprendre que, sain et sauf, vous avez repris la dure classe de 3ème. J'ai appris également, avec regret, la mort subite de M. Garat. Le destin a parfois des coups rudes. C'est ainsi que mon oncle s'est noyé récemment dans les Landes en même temps que sept jeunes enfants...

Professeur au lycée, j'ai donné huit heures de philosophie à des élèves de Mathématiques. (2 classes) J'ai obtenu des succès nombreux : notamment, sur 16 élèves qui avaient suivi deux heures supplémentaires consacrées à la psychologie, 11 ont été reçus au bachelier philosophie. Ce succès, en particulier, est assez encourageant vu que les mêmes élèves ont été également reçus en Mathématiques.

Je prépare l'agrégation que je tenterai l'an prochain.

Ma sœur qui a 20 ans vient de terminer la licence  
de philosophie. Elle prépare un diplôme d'études supérieures:  
« Un humanisme nouveau : Alain ».

Connaissez-vous Alain? (Chartier) Je serais curieux  
de savoir comment vous goûtez cet esprit subtil et  
puissant. Ses élèves (les actuels jeunes professeurs) l'ad-  
mirent et lui vouent véritablement un culte. Il a  
une façon peu commune de philosopher. C'est un peu,  
en philosophie, le genre Paul Valéry en littérature.  
Aussi a-t-il déchaîné d'innombrables antipathies.  
Mais je m'excuse de vous entretenir de ce que vous  
connaissez peut-être aussi bien que moi.

Me souvenant qu'un jour vous avez dit à un de  
mes camarades du lycée de Bayonne (Leibovici, je crois):  
« Larrère est un élève pieux », j'ai eu l'occasion depuis  
de méditer "introspectivement" sur ce fait. J'ai regardé,  
dans diverses églises, des jeunes gens prier. Certes, ils  
prirent et, pour la plupart, avec une sincérité peu  
discutable. C'est qu'en effet, l'homme est un  
animal priant. Il faut le contraindre ou lui faire  
subir un dressage, pour qu'il ne prie pas. Et, en ce cas,  
on le mutilé, on trahit son élan spontané. Prier, c'est  
une des occupations naturelles où l'être humain, c'est  
un geste qu'il faut empêcher si l'on tient à ne  
plus le voir. De lui-même l'homme priera. C'est pour  
un refoulement de ses élans naturels qu'il vivra sans  
prière. Aussi ne doit-on pas trop s'étonner de voir  
prier ces séminaristes ou ces prêtres. Ne les déclarons  
pas trop vite surnaturels. Ils font ce qu'il est  
naturel de faire. C'est l'homme sans prière, qui est

artificiel, préternaturel, et comme sous-naturel... En somme, il faut regarder le prêtre, le séminariste pour connaître l'homme. Et les hommes sans religion ne sont plus tout à fait humains. Voilà par quoi s'explique le succès, à première vue étrange, des entreprises du séminaire. Ces entreprises n'échouent point, parce qu'elles sont conformes à la nature parce qu'elles restaurent l'homme dans son authentique manière d'être. Il faut venir ici pour avoir une impression de vérité, de naturel, d'authenticité. Seulement, toutes les entreprises ont leurs dangers. L'entreprise du Séminaire côtoie ces précipices : l'inertie, l'orgueil naïf et inconséquent, le pharisaïsme, l'inhumanité, la routine... Je n'en pense pas moins qu'au séminaire on a plus de chance de retrouver l'homme authentique, la vraie nature humaine, que dans mille endroits où l'homme prétend se réaliser et s'étaler sans contrainte.

J'ai assisté l'autre jour à un office où l'Archevêque prit la parole. Je sais fort bien que les princes de l'Eglise sont des gens remarquables. Je sais aussi qu'ils n'ont pas de Dieu la conception du curé de campagne. Cependant, l'Archevêque de Bordeaux m'a paru se tromper en rendant Kant responsable de l'incroyance moderne. Pourquoi ? Parce qu'il aurait soutenu qu'on ne peut démontrer l'existence de Dieu et aurait réfuté (d'ailleurs, ironiquement) la preuve ontologique. Au contraire, il est clair que Kant voulait rendre la croyance en Dieu indépendante des avatars de la science. Il prétendait offrir aux âmes que tourmentait le scientisme à ses origines, le refuge inaccessible du monde Nouménal,

où l'action morale, une certaine manière de vivre et de prendre la vie donnent seuls accès. Vous ne croirez en Dieu que si vous acceptez généreusement, gratuitement une loi morale. Vous ne pourrez sans doute pas démontrer ensuite que Dieu existe à ceux qui voudraient accéder à cette vérité sans l'ouïr, en premier lieu, méritée. Quant à vous, il sera vain de regretter une telle démonstration qui vous ferait descendre dans l'univers des apparences. Dieu est la "ratio enendi" de la loi morale, celle-ci étant la "ratio cognoscendi" de Dieu.

Ces réflexions rejoignent l'exposé que je vous fis, l'année passée, des preuves de l'existence de Dieu par Lagneau : Dieu connu dans l'action morale. De ce point de vue, l'Archevêque a poursuivi, à très juste titre : « Nous accusons tout et tous. Il faut cependant convertir ceux que nous ne cessons d'accuser ». Il ajoute : « Ne prêchez pas seulement le Christ de l'histoire, mais prêchez le Christ éternel, et particulièrement cette pensée caractéristique du Christianisme : Dieu vit en nous. » Je veux bien. Mais, qui est capable de pêcher cela parmi des hommes simples et sans métaphysique ?

Je me rappelle toujours la phrase (parabole, à mon sens) de votre lettre si attachante : « Dieu est le postulat de l'indigence universelle ». En effet, je suis de plus en plus persuadé que Dieu est un manque, un besoin, un élan (cet élan vers l'infini) Dieu est une idée négative. Ce n'est pas un concept. C'est peut-être un concept universel, comme l'admettait Malebranche dans cet aphorisme : « Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps. »

J'ai lu récemment un livre magistral :  
« Une nuit au Luxembourg » de Rémy de Gourmont.  
Je pense pourtant que sa célèbre pensée porte à faux :  
« Dieu n'est que l'ombre de l'homme projetée dans l'infini.  
Soyez vous de ce mot comme réfutation suprême et vous  
trouverez bien peu d'esprits capables d'en débrouiller le sens ou  
seulement d'en goûter l'ironie »

En effet, peu importe que l'on se fasse, pratiquement,  
de Dieu une image. Rémy de Gourmont oublie que  
l'homme a besoin d'images pour penser. Le firmament  
aussi évoque, pour l'homme instruit, au moins l'infini  
de l'espace. Or le firmament est une bonne figure de  
l'infini, ce n'est pas par ce qu'il découvre à nos yeux,  
mais par cette "invitation au voyage" qu'il adresse à  
l'imagination.

Cher Monsieur et Ami, je terminerai cette lettre en vous  
faisant part de quelques réflexions sur l'Enfer. Un prédicateur  
a prononcé l'autre jour la parole : "Allez, maudits, au feu  
éternel" ! Ce que peut donc une parole ! Comment fut-elle dite,  
que prétendait faire celui qui l'a dite ? A-t-elle été valable-  
ment mise sur ses lèvres ? Est-elle authentique ? A-t-elle  
été fidèlement rapportée ? Et tout le reste... S'il est vrai que  
nous ne devons pas être dupes des analogies, des images, c'est  
bien ici. Aux abois, remarque Spinoza, nous avons imaginé  
l'enfer, exprimé un symbole de notre désarroi en présence  
de l'infini, de l'être incompréhensible. Dieu est si grand qu'on  
ne peut sérieusement penser à Lui sans vertige. Qu'il puisse  
y avoir un échec final, et même définitif, pour l'homme,  
il faut l'admettre. Une destinée humaine peut être manquée.  
Or l'unique échec, c'est d'échouer à rejoindre Dieu.

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0

D'autre part, quel être humain, à l'exception des théologiens, peut avoir le sentiment d'avoir accompli un "péché" mortel en pleine connaissance du mal qu'on fait? Mais le sentiment, ce sentiment même suffit à empêcher de pécher. On ne pèche que par étourderie, dans un vertige et cela même fait qu'on ne pèche pas mortellement. C'est le "péché philosophique" dont parlait, au si grand scandale de Port Royal, ces astucieux jésuites. Je suis convaincu qu'un acte humain n'est jamais tout à fait mauvais. Il est bon dans la mesure où il est, il est mauvais par ce qui lui manque. Que manque-t-il au péché? D'être opportun, ajusté à la règle, conforme à l'ordre voulu par Dieu. C'est un mouvement qui n'a pas été bien réglé, une note qui vient à contre-temps, un coup de cymbale qui ne respecte point la mesure...

Mais je m'arrête net pour aujourd'hui. J'espère, cette fois, que nous continuerons à converser ainsi familièrement. Un pègre, que j'ai dirigé, et qui vient d'acheter avec ma sœur la licence de philosophie, vient souvent déjeuner à la maison. Je lui parle de vous et je lui raconte mes équipées au pays basque. Ha de Dieu une conception séduisante et qui, je vous assure, ramène beaucoup de gens à la foi. Entre parenthèses, c'est un peu à moi qu'il doit ces succès pieux.

Ma famille me charge de vous transmettre son respectueux souvenir.

Croyez, Cher Monsieur et Ami, à ma sympathie et à ma reconnaissance,

Je vous prie de rappeler à mon bon souvenir mes anciens maîtres, en particulier M. Lavalle.

Georges Laroche

Bordeaux, le 19 juillet 1941.

Cher Monsieur et Ami,

Je vous remercie d'avoir si vite répondu à ma lettre-dissertation par une dissertation remarquable et de prendre au sérieux mes réflexions métaphysico-religieuses.

Cependant, je ne vous ai dévoilé jusqu'ici qu'un aspect de mes opinions, fruit de tendances très diverses que j'essaie de réduire à l'unité par un harmonieux équilibre.

Par exemple, je serais un hypocrite si j'oubliais ou feignais d'oublier que j'ai fait un diplôme sur "Les catégories de la raison dans la sociologie durkheimienne" et que je suis un disciple spirituel de Max Bunoferus, mon ancien professeur de sociologie, actuel préfet de Constantine. J'adhère donc à la conception sociologique de Durkheim. Or, Durkheim était métaphysicien (et d'ailleurs, "écraboteur", selon P. Lamerre) Aussi le disciple peut-il bien, malgré A. Comte, faire de la métaphysique. Vous vous en apercevrez certainement d'ici peu. Tant pis pour moi... Mais, avant toutes choses, revenons un instant sur votre lettre.

Si j'approuve vos idées sur la prière, je suis loin d'estimer que Kant a "mutilé" l'homme de sa raison". Au contraire, il m'apparaît clairement que l'auteur de la "Kritik" a voulu rendre à la raison tout son prestige. C'est pour cela que je considère ce livre comme le chef-d'œuvre de la philosophie.



27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0

Comme Kant, je rejette la possibilité de démontrer  
l'existence de Dieu au nom, justement, de la Raison.  
Car si l'existence de Dieu est une vérité de science,  
elle vaut ce que vaut la science<sup>(1)</sup> ou, la science humaine.  
Elle vaut cette vérité, ce que vaut la méthode qui l'a  
construite ou fabriquée. Elle est le produit de notre  
humaine industrie. Elle n'a que la valeur d'un tel  
produit. Mais, si Dieu lui-même se livre à nous  
dans une expérience, s'il vient sans preuve, dans une  
certitude inséparable de l'action morale, faisant  
corps avec notre vie, n'étant qu'une seule et même  
chose avec elle, alors tout change. Nous ne fabriquons  
plus cette conviction; elle nous est donnée. Elle  
surgit du sein de notre expérience, comme son fruit,  
comme son mérite, comme son inéculable enseigne,  
ment, impossible à détacher de cette expérience même.  
Le prêtre pourra ainsi prêcher Dieu, communiquer  
aux hommes le sentiment qu'ils ne cessent de le  
toucher, de le rencontrer, quand ils accomplissent  
vraiment leur destinée d'homme, quand ils s'élèvent  
jusqu'à être dociles à leur supra-sensible vocation.

Maintenant, je suis tout à fait de votre  
avis quand vous dites que "la partie constructive  
de Kant échappe généralement à ses lecteurs".  
Kant n'est pas comme ces politiciens qui savaient  
tout et n'édifiaient rien de cohérent.

De même, votre amusante comparaison de  
la Raison considérée comme une lanterne et de la  
droiture considérée comme une boussole ne flait: je  
la retiendrai.

(1) - Parallèlement, si l'existence de Dieu est une vérité de Raison, etc. ...

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0

J'ai trouvé dans votre page 4 une définition profonde du péché mortel. Pécher mortellement, c'est "ne pas aimer Dieu par dessus toute chose." Comme vous, je suis convaincu que l'homme jouit toujours d'un minimum de liberté. Je concilie très bien le déterminisme des forces de la nature avec la liberté du monde moral. (Remarque en passant que la logique profonde du marxisme a raison sur ce point) Un professeur de psychologie à la faculté de lettres et médecin chef de l'asile d'aliénés, M. le D<sup>r</sup> Query (l'auteur de "l'Hallucination") m'a souvent affirmé que les criminels, même ceux qui ont une hérédité chargée, sont responsables.

Mais revenons au péché. Ma doctrine, je le sais, compromet l'idée de péché mortel. Un "philosophe" n'est guère disposé à voir tant de mal. Il ne voit que l'imperfection du bien. Ce défaut de mesure, d'ajustement, d'ordre (que constitue le péché) n'empêche pas que l'acte ait toujours de quoi se faire aimer de Dieu, puisque cet acte est bon en partie, et que, dans le bien, quel qu'il soit, Dieu se retrouve lui-même. On dira : ce n'est point l'acte quant à sa substance, mais la volonté infidèle et désordonnée qui sera punie. Cette volonté elle-même, on ne peut la juger tout entière mauvaise, parce que, alors, elle ne serait rien. (selon Lagneau) "Eus et bonum convertuntur." Dieu ne pourra donc se défendre à son égard, c'est à dire à son propre égard, d'une certaine complaisance. Nous sommes au rouet... Il manque vraiment à certains théologiens (je parle en général) une certaine persévérance philosophique. Ils s'arrêtent trop tôt de penser.

J'arrive à la fin de votre page 4 ! Dans mon

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40

"système" le péché en tant qu'acte a bien une importance capitale. Il est non seulement un obstacle à atteindre Dieu mais à se découvrir et à se réaliser soi-même. Car lorsqu'on ne travaille pas pour soi, dirigé par sa Raison, on travaille contre soi. On est agi. La personnalité de la majorité des individus n'est qu'un paquet d'habitudes.

Que de fois j'ai recommandé à mes élèves, en morale :  
"Évitez le mensonge, soyez loyaux envers tout le monde... vous vivrez mieux, vous réussirez dans vos entreprises en vertu de l'éternelle justice à laquelle on n'échappe pas. Toute faute finit par se tourner contre son auteur. Voyez le jaloux : il est tourmenté. Il diminue sa joie de vivre. Il trahit cet effort pour persévérer dans l'être qui, selon Spinoza, est l'essence même de la vertu."

Ma sœur et moi, nous n'approuvons pas intégralement votre jugement sur Alain. Peu importe. Comme dit ma sœur : "C'est déjà bien beau que vous le connaissiez et que vous ne le confondiez pas avec Alain Gerbault ou Alain Fournier!!" comme le faisait un professeur de philosophie que vous connaissez peut-être.

En terminant cette lettre, je rappellerai l'admirable réponse de Faust concernant le sujet religieux que je m'excuse d'avoir si longuement abordé : (quand on écrit à un prêtre - et un prêtre tel que vous - on ne doit pas forcément lui parler religion!)

"Qui peut le nommer? Et qui peut déclarer :  
"je crois en lui"? Qui peut sentir et se permettre de dire :  
"je ne crois pas en lui"? >>

A bientôt j'espère. Croyez, cher Monsieur et Aïni,  
à notre meilleur souvenir,

Bien à vous,  
Georges Larrivé

1

Bordeaux, 24 juillet 1941.

Monsieur,

Je me permets de répondre à votre dernière, et si intéressante lettre, bien qu'elle ne me soit pas adressée - d'avance, en même temps que de cette liberté, je m'excuse de l'apparente violence que pourra prendre ma réponse - et je vous assure de ma très respectueuse sympathie.

Je prends donc la parole, si j'ose dire, pour défendre mon maître Alain - encore que trois ans d'études assez approfondies sur son œuvre ne me paraissent pas suffisantes pour croire la connaître. Vous nous dites, je crois, que la pensée théologique est plus profonde que la sienne, et qu'elle va plus loin. Permettez-moi d'en douter. Alain s'est penché avec une âme fraternelle sur la religion - je vous renvoie à l'Avant-Propos de "Propos sur la Religion", p. 8 et 9. La parole de cet homme n'est pas suspecte. Libre aux croyants de voir de la haine et de l'injustice dans l'ironie de sa pensée - mais ils se trompent. Juger la religion leur apparaît comme un scandale - mais juger la valeur des querres, aussi; juger la valeur des chefs, aussi. Etre croyant

<sup>2/3</sup> c'est assurément, et en bonne logique, être croyant en toutes choses, puisqu'il s'agit d'obéir à l'Église. Et si l'Église défend que la terre tourne, les croyants brûleront très bien l'homme qui sait le contraire. Car il y a une opposition irréductible entre croyance et savoir; irréductible par la mauvaise foi du croyant, qui veut fonder sa foi sur la raison. (pardonnez-moi ma liberté d'expression - je vous assure que je ne cherche pas à vous blesser - ce n'est pas un pamphlet que j'ai entrepris.) Comme si la foi avait besoin du secours de la raison! - vous autres catholiques, vous voudriez, je crois, avoir la foi et être raisonnables mais il me semble qu'il faut choisir - d'ailleurs, je ne crois pas que l'on perde - cela dépend du point de vue auquel on se place - si l'homme a besoin du secours d'autopies; ou, si vous voulez, si l'homme a besoin du secours de vérités; s'il estime que son intelligence est trop faible pour lui permettre de voir; s'il emprunte les yeux des autres, les idées des autres; s'il fait abstraction de ce que, nous autres, athées, appelons la dignité humaine; et si à ce prix-là il est heureux, avec au cœur cette chaleur de la foi religieuse qui, croit-il, le rend fort parmi les forts, c'est la regarde. Mais nous autres, athées, nous estimons que le jeu est cher - nous estimons que cette paix-là, cette certitude-là, cette assurance-là, elles ne valent pas le prix qu'on les paie.

3  
Vous, les catholiques, vous aidez l'homme à vivre -  
mais nous, nous refusons votre secours - ne pensez pas  
que ce soit orgueil - nous savons très bien que notre  
vie n'a de sens que pour nous; et que nous, nous  
représentons une infime partie de vie, un infime mo-  
ment du temps - nous avons laissé sur le seuil de  
notre expérience toute espérance - (je n'ai pas pour  
vous convaincre - je n'essaie pas d'enlever la foi à  
ceux qui veulent croire.) "Je sais, dit Jean Barois,  
que ma personnalité n'est qu'une agglomération de  
particules matérielles, dont la désagrégation en-  
traînera la mort totale" - Mais nous nous passons  
de votre vie future - l'actuel nous suffit - nous essay-  
ons de nous réaliser le plus complètement possible  
au cours de notre brève vie humaine - Notre vie n'a  
d'autre sens que vivre - notre destinée n'a qu'elle-  
même comme but ou comme fin - Vous dites, avec  
quelque ironie, que, "dans votre système on dirait vrai-  
ment que le talent a tous les droits" - vous ne pensez  
sans doute pas si bien dire - d'un individu intelligent,  
certes, tout n'est pas bien selon la morale - mais il  
est responsable, responsable devant soi - et s'il agit  
mal, c'est le regarde - dans la mesure où ses actes ne  
tombent pas sous le coup des lois sociales, c'est le re-  
garde que lui; et s'il peut supporter librement le poids  
de ses actes, c'est le regarde, oui, vraiment, lui seul -  
Je sais que ce système vous paraîtra effrayant; parce  
que vous le jugerez avec votre foi chrétienne - mais s'il

vous était possible de vous pencher sur lui, fût-ce une  
minute, en homme tout court, vous verriez ce qu'est  
la vérité humaine pour l'homme libéré de l'espoir  
ce - vous êtes riche de la vérité divine, et je comprends  
que la sévérité de votre effort dans la recherche du  
vrai vous paraisse bien vaine. - Encore une comparai-  
son qui peut-être vous sera blessante. - C'est comme  
si riche d'une étincelante monnaie de cuivre,  
vous vous penchiez avec commisération sur celui qui  
possède une monnaie d'or usée et peu brillante.  
Tout ce qui brille n'est pas or. - Et ce n'est pas au bon-  
heur qu'elle donne que vous me ferez estimer  
telle ou telle doctrine. - Nous autres, athées, nous ne  
sommes pas si facilement corruptibles. - Vous offrez  
à notre vie une apparence de signification - mais  
que nous importe pourquoi nous vivons? - vivre est  
suffisant - et vivre selon le vrai, même si la vérité  
est triste, cela nous paraît le suprême devoir de  
l'homme. - (l'ironie, c'est que cette deuxième partie  
de la phrase, vous auriez pu l'écrire - mais dans  
un autre sens, hélas) - Puis - je vous donne encore  
une preuve de cette déviation humaine qui entraîne  
la religion? - (Lisez-vous cette lettre jusqu'au bout? -  
elle est pourtant sans haine, ni, je crois, sans sectarisme.)  
- Vous nous dites une chose extrêmement  
juste: "j'admirerais l'adresse du fils qui a frappé des  
viserai son père entre les deux yeux et l'atteindrait  
d'un coup de Label, mais la rectitude de son tir

5  
ne m'empêcherait pas de condamner la corruption de son  
âme. d'accord, mais un incroyant n'aurait pas eu  
l'idée du parricide - homme contre homme, ça lui  
suffit pour juger. C'est comme la guerre, vous ne la  
condamnez pas. Et si le Christ a dit : "Tunc tunc poit",  
c'est un autre enseignement que celui du R. P. Ser-  
tillanges, puisque vous parlez de l'envergure de celui-ci  
en face de celle d'Emile Chartier - (et pourquoi pas  
Jules Verne ?) Voici un extrait d'un sermon, fait le  
9 Mai 1915, à la Madeleine. "En partant de la tran-  
chée comme d'une grotte de Gethsémani, nous  
aboutirons au calvaire, là où le sacrifice humain  
s'accomplit; là où se prépare et se solde en  
monnaie glorieuse notre rédemption." - le jour où  
j'ai lu ces lignes, il y a longtemps, j'étais patriote et  
croquant, enfantinement et solidement. devant ce  
chantage au carnage, j'ai eu la nausée. C'est com-  
me votre Paul Bourget : "Il va repartir bientôt,  
endurer les souffrances sautes de la guerre. Et j'en avais  
plus de remords de jour de l'admirable soir de printemps."  
(Lagarine.) - Comment voulez-vous que nous ne pensions  
pas que vous autres, catholiques, êtes des hommes de  
haine, de guerre, et de mort? - comment voulez-vous  
que lorsque s'élève une voix d'homme qui pense,  
qui croit à la vie, la voix d'un Alain : "La fureur  
de ceux qui acceptent la guerre, et qui prennent cette  
acceptation comme un accomplissement de leur  
destinée d'hommes, voilà ce qui m'épouvante", com-



6  
ment voulez-vous que nous ne comparions pas la va-  
leur des deux paroles? — Quoi, parce que la philo-  
sophie d'Alain se passe de Dieu, doit-elle être  
fautive? — Opposerez-vous le moine et l'athée, et  
même si le moine n'a pas le génie de l'athée, pré-  
férez-vous sa doctrine sous prétexte qu'elle est moins  
périlleuse? — Ah, il y a dans votre religion une soit  
de sécurité, une soit de certitude bien étonnante,  
bien scandaleuse pour l'intègre esprit rationaliste.  
— Une subjectivité du sentiment de Dieu? mais  
d'accord. Idée et sentiment de Dieu sont subjec-  
tivité pure. La question est de savoir si c'est la  
subjectivité, la sensibilité, la sensiblerie qui doit  
conduire le monde, ou la loyale objectivité. — A  
mon sens, il ne peut y avoir accord entre les hom-  
mes, accord libre, que par l'objectivité. Car les  
subjectivités s'affrontent, et la condition du tra-  
vail humain ne paraît être la paix. — Vous  
dites aussi: "quelque chose comme l'entendement  
d'Alain: la raison ne peut pas atteindre le réel,  
elle n'est que le lien des êtres de raison". — Alain  
n'a jamais dit cela — tant s'en faut. Je pense aux  
Entretiens au Bord de la Mer, et je demande, oui,  
si jamais encore il y a eu une recherche de l'en-  
tendement aussi loyale, aussi poussée. Je pense  
aussi au Système des Beaux-Arts, dont la va-  
leur est à ce point reconnue qu'il appartient  
au programme de l'agrégation. — Non, Monsieur,

7  
personne maintenant n'hésiterait entre la  
valeur de la pensée d'Alain, et celle du R. P.  
Sertillanges, si conformiste et si chrétien fût-  
il - Je crois que le progrès de la pensée humaine  
n'est fait qu'au prix de cruels sacrifices; croyez  
qu'il nous arrive de penser que le réconfort re-  
ligieux nous serait précieux - Croyez que le poids  
de la rigueur intellectuelle, le poids de la liberté  
de penser sont lourds à soutenir - Il nous arrive  
à nous aussi de rêver à la paix des églises,  
à la chaleur de la foi - mais nous refusons -

On m'avait dit autrefois que les athées é-  
taient des hommes qui, ayant peur de Dieu, l'a-  
vaient supprimé de leur conscience - et que n'ayant  
plus peur de Dieu, ils en profitaient pour com-  
mettre toutes les turpitudes - Et l'athée que  
je suis deviens répond à cela que si c'est  
l'enfer qui fait accomplir le bien aux croyants,  
les croyants sont des hommes bien misérables,  
qui agissent sous la crainte du feu, et en  
vue d'une récompense - On sait du reste  
que la morale d'un athée est plus droite,  
plus pure d'intention que celle du croyant -

Je sais bien qu'il nous est aisé, à nous, a-  
thées, de prouver que Dieu n'existe pas; mais ce  
ne sont pas des preuves qui m'ont convaincus;  
la foi est au-dessus des preuves, parce qu'elle  
lui appartient au domaine sentimental - et cela

8  
cela, je sais bien que vous ne me l'accorderez pas - vous prétendez qu'on peut prouver Dieu par la raison - comme personne n'y est encore parvenu --- Vous savez bien comme elles sont faibles, les preuves de l'existence de Dieu - elles ne résistent pas au jugement. C'est pourquoi l'Eglise ne permet guère qu'on les examine -

Vous accusez Kant - parce que Kant a séparé raison et foi - et pourtant, c'est évident que ce sont là deux domaines séparés - chaque fois que j'ai discuté avec des croyants, poussés dans leurs derniers retranchements, ils m'ont dit, à bout de souffle: "et puis, j'ai besoin de Dieu - je sens que Dieu existe" -

Croyez bien que ce n'était pas des imbéciles - mais dès lors, j'avais compris - compris le mécanisme humain qui a créé Dieu - le mysticisme, loin de prouver Dieu, le nie - il n'y a qu'à examiner la pathologie de vos grands mystiques (St<sup>e</sup> Thérèse) pour le découvrir: l'homme sent en lui une émotion, un surcroît de tendresse intérieure - il le traduit extérieurement par quelque image, quelque statue - puis il adore la statue - Et puis il la débarrasse et la nettoie - il la charge de tout ce qui lui paraît le plus beau, le meilleur - Voilà que Dieu existe - et avec le secours des prêtres ---

9/ Lorsque quelqu'un me dit: "je sens, dans mon corps, je sens, dans mon âme, que Dieu existe" je ne doute pas de sa parole - je sais qu'il est sincère. Je pense seulement que l'aveu est imprudent. Parce que ce ne sont pas les réactions des corps, facilement émus, facilement troublés, mais difficilement maîtrisés et calmés, ce ne sont pas non plus leurs sensations qui me feront croire autre chose que le monde extérieur. Dans le corps humain, je ne crois pas que Dieu se manifeste, mais plutôt quelque accélération du cours du sang, de la respiration, etc... qui fait croire à l'homme qu'il a éprouvé quelque chose de surnaturel, alors qu'il a seulement éprouvé quelque chose d'insolite. Mes études de pathologie m'ont maintes fois prouvé la vérité de cette hypothèse, d'ailleurs assez cartésienne, à ce que je crois - je ne dis pas que la foi soit pathologique - je dis qu'elle est naturelle, parce que physiologique - le premier mouvement humain est de crainte - et le second, de confiance - en ce sens, la foi est naturelle à l'homme - comme sont tous les instincts - je n'ai pas dit non plus que la foi est un instinct - la foi religieuse, du moins - le geste de l'enfant qui appelle sa mère, cela aussi c'est de la foi - mais les chrétiens ont développé la foi religieuse plus que la foi tout court - Mais le devoir de l'homme me paraît être de

10  
se méfier des élans physiologiques, et de  
répondre à l'appel de la raison - encore faut-  
il qu'elle parle, et qu'on ne soit pas, volontai-  
rement ou non, aveuglé, ou assourdi - On dit  
aussi couramment qu'ôter la foi d'un croy-  
ant, c'est le mutiler - certes, si c'est mutiler  
un aveugle - né que lui rendre la vue (et  
peut-être, en effet : il y a peut-être un bonheur  
à n'y pas voir), si c'est mutiler un arbre  
que lui enlever son tuteur, mutiler un chien  
que lui ôter sa chaîne, et mutiler un escla-  
ve que l'arracher à sa condition d'esclave  
pour le jeter dans le chaos des responsabi-  
lités des hommes libres, alors, oui, c'est  
mutiler un croyant que lui ouvrir les im-  
menses horizons de la libre-pensée - En-  
lever aux arbres leur tuteur - mais n'im-  
porte quel croyant m'accordera qu'il y a  
aussì et surtout de la beauté dans un ar-  
bre tordu - il n'est pas tellement essentiel pour  
l'arbre de pousser dans un sens plutôt que dans  
un autre - c'est le bûcheron ou le jardinier  
qui veulent qu'il pousse droit - mais c'est  
un point de vue de propriétaire - Ah, je com-  
prends que vous soyez choqué d'un homme  
qui se permet d'écrire, d'enseigner : "L'homme  
sera courageux, charitable, sage, par ses mains  
à lui, par ses yeux à lui - Non pas par vos mains

11/ à vous, ni par vos yeux - Non pas par fait de votre perfection, mais de la sienne - Il n'a que faire de vos vertus; mais plutôt, de ce qui peut être vice ou passion en lui, il fera vertu en lui - On entend souvent dire à quelque enfant rebelle: "sois donc comme ta sœur, qui est si bonne." On pourrait aussi bien lui conseiller d'être blonde et grasse comme sa sœur, à elle qui est brune et maigre..." - Le moyen de supporter un homme qui toute sa vie est ouvert à toutes les idées, qui professe que comprendre vaut mieux que réfuter - cette impartialité voulue est assurément incompréhensible aux yeux du croyant - le spectacle d'un homme libre... Votre foi, dites-vous, "loin d'être un écran opaque, est une lunette qui permet de voir loin, très loin." - voir le ciel, ou l'enfer, ou le purgatoire, les anges, et Dieu, certes, aucun savant ne vous disputera ce privilège - Mais voir quoi sur la terre? - elle existe, la terre - Le médecin pourtant soigne son malade, et n'attend pas le miracle - L'astronome découvre et étudie ses étoiles, se fiant à ses calculs et quelque fois à ses yeux - Le philosophe se penche sur l'homme - à quoi donc sert votre foi? - à sauver l'âme? - la sauver de quoi? - de l'enfer? - mais l'enfer est dans "l'autre monde" comme vous dites - Vous, les catholiques, avez une telle conception de la vie qu'elle n'a de sens qu'en fonction de "l'autre vie" - politique d'attentiste, de

<sup>12</sup>  
prudence - tâche politique - Vous privez l'homme de sa destinée humaine, lui réservant d'être plus tard un bienheureux dans le ciel - mais sur la terre, vous en faites un esclave - vous le volez, cet homme, de tout ce qu'on peut trouver avec un peu de loyauté et d'intelligence - le sens de cette sublime expression de Descartes: "une fois en sa vie", il ne l'aura jamais - jamais une fois en sa vie, ou 10, ou 100, il ne se sera saisi en tant qu'homme, c'est-à-dire en tant qu'individu conscient de sa force morale, de sa liberté inutile; désespéré peut-être, mais vrai - vous l'arrêtez sur la route du désespoir - car il est mauvais pour les sociétés que l'homme désespère - mais j'estime que ce désespoir de l'homme qui sait qu'il n'a été, qu'il n'est, qu'il ne sera qu'une efflorescence passagère de l'être, j'estime que ce n'est pas le prix trop cher de cette immense joie qui est la joie humaine - j'en parle en connaissance de cause - j'ai connu la joie que donne la religion - mais celle que donne l'incrédulité, ah, cent fois je la préfère, bien que le désespoir soit au bout - la paix d'une conscience libre, d'une conscience qui répond devant elle-même d'elle-même - vous connaissez les consciences en ordre ou les consciences en désordre - mais il y a aussi les consciences - savoir que la

13  
seule vérité est qu'il n'y a pas de vérité, que  
l'homme est la mesure du vrai, que tout est  
de relation - ce désespoir là n'est pas vain -  
je pense à J. Laqueau : "La condition de Dieu  
est de ne pas exister" et plus loin : "Serions-nous seuls  
au monde, n'aurions-nous plus personne ni rien à quoi  
nous donner, que la Loi resterait la même, et que  
vivre réellement serait toujours prendre la peine de  
vivre."

16  
Mais faut-il la prendre et faire la vie au lieu  
de la subir ? - encore une fois, ce n'est pas de  
l'intelligence que la question relève - nous sommes  
libres, et en ce sens le scepticisme est le vrai - Mais  
répondre non, c'est faire inc intelligibles le monde et soi,  
c'est décréter le chaos, et l'établir en soi d'abord - Or  
le chaos n'est rien - Être ou ne pas être, soi et toutes  
choses, il faut choisir." Ces quelques lignes, les  
dernières du cours de Laqueau sur l'existence  
de Dieu, me semblent décisives quant à la  
notion de valeur humaine - mais le problème  
religieux reste loin derrière - - - j'ai souvent  
pensé que si les prêtres sont intelligents, (et je  
suis certain que beaucoup le sont) ils voient  
davantage à leur mission qu'à Dieu -  
mission toute sociale, qui revient à faire ou-  
blier aux hommes le plus possible la misère pré-  
sente, en vue de félicités futures - et à les aider  
à mieux supporter le joug - maîtres d'esclaves -



14  
je viens de relire ma lettre - je  
m'excuse du ton, que je crains cruel - je n'ac-  
cepte pas souvent de converser avec des prêtres -  
mais cette fois, je n'y étais pas invitée - j'ai de-  
puis longtemps renoncé à discuter philo avec  
eux - leur philosophie n'est qu'une théologie.  
mais je n'ai pas de haine contre eux, quand  
ils n'ont pas <sup>de haine</sup> contre nous, quand ils veulent  
bien ne pas se pencher sur nous avec commisi-  
sion - encore une notion chrétienne, la  
pitié... nous ne la supportons pas - je crois  
aussi à la sincérité des prêtres - de presque  
tous les prêtres - Que ma critique ne vous  
atteigne pas personnellement, c'est ce dont j'espère  
vous ne douterez pas - Vous écrire était la plus  
grande preuve de respect que je puisse vous  
donner - (au surplus, mon estime doit vous être  
un peu indifférente -) Je ne vous ai pas écrit pour  
vous persuader - je sais bien que je ne pourrais pas,  
et cet effort me paraîtrait mesquin - j'ai seu-  
lement voulu vous exposer un aspect du point  
de vue athée ou libertaire -

Gardez, s'il vous plaît, à une jeune fille  
à peu près inconnue l'audace de répondre à une  
lettre qui ne lui était pas adressée -

Et veuillez croire, Monsieur, à mes senti-  
ments les meilleurs - ainsi qu'à mon respect -

Georgette Larrère

- Vingtième -

Bordeaux le 24 juillet 1841.

Cher Monsieur et Ami,

Je n'ai pas beaucoup de temps cette fois-ci pour répondre à votre lettre. Mais vous voyez que ma sœur s'en est chargée, et pas mollement!

[ Je vous demande d'être indulgent pour sa violence : peut-être est-ce un aspect de cet esprit philosophique dont le Doyen de la faculté, le philosophe Darbon, prétend qu'elle est pectée. Il estime qu'elle est de taille à réunir du premier coup à l'agrégation. ]

Je pars demain pour La Brède, comme précepteur d'un arrière-petit-neveu de Montesquieu. Je dois vivre, pendant quelques jours, dans le château historique de celui qui donna des lois une définition magistrale (belle occasion de relire la thèse de Boutroux sur la Contingence des lois de la nature) et de m'entretenir qu'il n'est pas nécessaire de boire du (bon) café pour être spirituel...

Je ne reviens, maintenant, que sur un point de votre lettre, auquel, par souci sans doute de division des tâches, ma sœur n'a pas répondu. Vous écrivez que le catholicisme fournit le moyen de faire une philosophie. Certes, Renan ne parlait pas autrement. Les sociologues pensent qu'il est impossible qu'une vaine fantasmagorie ait bercé des hommes comme Platon, comme Pascal. Durkheim, avec sa politesse intellectuelle, s'insurge contre ceux qui ont fait de l'histoire et de l'ethnographie

religieuse une machine de guerre contre la religion.

« C'est, en effet, un postulat essentiel de la sociologie, écrit-il, qu'une institution ne saurait reposer sur l'erreur et sur le mensonge : sans quoi elle n'aurait pu durer. Si elle n'était pas fondée dans la nature des choses, elle aurait rencontré dans les choses des résistances dont elle n'aurait pu triompher... Il n'y a donc pas, au fond, de religions qui soient fausses. Toutes sont vraies, à leur façon : toutes répondent à des conditions données de l'existence humaine... ». Vous connaissez la suite, vous connaissez certainement la thèse de cette Somme que sont « Les formes élémentaires de la vie religieuse », qui aboutissent non pas, comme on l'a dit soltement, à un matérialisme grossier mais à un véritable "immatérialisme".

Jugez-en par cette phrase de la Conclusion :

« Puisque l'univers n'existe qu'autant qu'il est pensé et puisqu'il n'est pensé totalement que par la société, il prend place en elle ; il devient un élément de sa vie intérieure, et ainsi elle est elle-même le genre total en dehors duquel il n'existe rien... Tel est le principe profond sur lequel reposent ces classifications primitives où les êtres de tous les règnes sont situés et classés dans les cadres sociaux au même titre que les hommes. »

Mais je m'arrête à regret... des occupations urgentes me sollicitent. Je reviendrai aussi sur la Raison considérée sous l'angle sociologique... En lisant votre lettre hier, je me suis rappelé Spence et la phrase initiale des Premiers Principes :

« Il nous arrive trop souvent d'oublier que de même qu'il y a toujours une âme de bonté dans les choses mauvaises, il y a une âme de vérité dans les choses fausses. » Surtout répondez nous, cher Monsieur et Ami. Croyez que, pour ma part, je suis beaucoup plus "souple" que ma sœur. Acceptez ma sympathie et ma reconnaissance.  
Secret

Bordeaux, le 31 juillet 1941

Monsieur,

Ma réponse à moi ne sera pas blessante - si j'ai

été incorrecte, je m'en excuse, comme je crois l'avoir déjà fait. Ce n'est pas que je

cède, ni que je capitule - je ne suis pas de ceux à qui il suffit de parler avec

quelque force ou même quelque violence pour les voir se soumettre - je ne

me soumet pas; mais je reprends mon ton habituel, que je ne quitte pas très

souvent - j'avais commis l'erreur de vouloir oublier tout l'extérieure qui sépare

un athée d'un prêtre, et de vous parler avec autant de liberté qu'à l'un

de mes camarades - Je dis "l'erreur", puisque vous avez cru que j'insultais

"l'adversaire" - de mon côté, il n'y avait pas d'adversaire - je n'aime pas la

querre, et de plus en plus je renonce aux polémiques.

Vous m'accusez avec quelque ironie d'être une libertaire ti-

mide. (reproche inattendu, et qui ferait, je l'espère, sourire mes camarades

des Jeunesses Libertaires) - parce que j'ai écrit "si ses actes ne tombent pas

sous le coup des lois sociales"... je croyais avoir écrit une vérité évidente -

car, en fait, les anarchistes aussi, (et surtout), tombent sous le coup des lois -

il y a des policiers dans la rue dont le métier est de m'arrêter, si je com-

mets des actes prévus par les lois - Je ne dis pas qu'ils auront raison de

m'arrêter - je dis qu'ils le feront très bien si je leur en donne occasion -

la force existe - quelle que soit l'opinion que je porte sur elle, elle m'éva-

sera si je lui résiste - Vous n'avez pas voulu me comprendre - De ma pensée,

2  
vous avez choisi l'interprétation que j'avais prévue, d'ailleurs - mais qui n'était pas la bonne - Je n'ai pas conscience de me mettre à la remorque de la société en déclarant que l'individu ne dépend que de sa conscience - Je crois, comme les libertaires que vous avez connus, que la distinction entre le bien et le mal est une distinction arbitraire, comme celle d'intelligent et d'incapable -

Vous me dites que je devrais "trouver normale la position du croyant" - que vous pouvez vous accomplir comme vous l'entendez - que vous pouvez essayer de plier la société à votre conception personnelle - Suit un paragraphe en vérité aussi remarquable que subtil - "Dans un monde, dites-vous, où paraît-il, la vérité c'est qu'il n'y a pas de vérité, en quoi celui qui croyant en Dieu n'atteint pas le vrai, serait-il plus déraisonnable que celui qui, en n'y croyant pas, ne l'atteint pas davantage?" à cela, je réponds: 1°) Je trouve normale la position du croyant en tant que croyant, comme je trouve normale la cécité de l'aveugle-né en tant qu'aveugle - (à Platon!) 2°) Si le croyant veut s'accomplir en croyant, fort bien - je n'ai pas coutume de peser sur la liberté des autres, et l'humanité entière peut bien se vêtir de bure sombre et vivre dans le jeûne et l'abstinence, si elle ne me contraind pas à l'imiter, peu m'importera - 3°) En fait, vous pouvez bien essayer de plier la société à votre conception personnelle; dans la mesure où cet effort serait fait en vue d'apporter la vérité ou le moyen d'en approcher, et non pas en vue de fortifier l'ordre social, cet effort serait respectable - mais de même qu'il me paraîtrait criminel de forcer les croyants à renier leur foi, il me paraîtrait criminel que vous nous forciez à professer la vôtre - (les réactionnaires y arriveront bien) 4°) La subtilité de votre remarquable paragraphe sur la vérité me paraît atteindre à la subtilité de la preuve ontologique, laquelle me semble prouver avant tout la difficulté de l'esprit humain à échapper aux

3  
tenailles du syllogisme. Dans le cas présent, vous avez, je crois, oublié, qu'une  
vérité négative est tout de même vraie - et déclarer qu'en ce moment il ne fait  
pas pour est aussi vrai que déclarer que dans quatre heures il fera jour - dé-  
clarer que la seule vérité est qu'il n'y en a pas, c'est la même chose qu'affir-  
mer qu'il y a encore une vérité - ou, si vous aimez mieux, c'est tout de même  
affirmer qu'on peut avoir une certitude - Et si je crois que la seule vérité  
est qu'il n'y a pas de vérité, je supporterai mal que d'autres enseignent que  
la vérité existe, et que cette vérité c'est Dieu - je vois bien la force de votre  
argument; puisque de toutes façons il n'y a pas de vérité - - Mais si, il y a  
pour nous une vérité; c'est que la vérité n'est pas en absolu, qu'elle ne relève  
pas des dogmes, mais des faits, non de Dieu, mais des hommes - la logique  
poussée à l'extrême se retourne contre celui qui manie cette arme à deux  
tranchants - "celui qui ne sait point prendre son parti des contradictions  
se condamne à n'avancer point" dit Alain -

Non, je ne cherche pas d'appui comme une "pauvre chrétienne", terme  
que je ne me serais pas permis d'employer - (je ne méprise pas les croyants) -  
je dis "nous païens, athées" parce que je pense "vous autres, catholiques" -  
je ne crois pas à la valeur du nombre; je n'aime pas serrer les coudes au milieu  
de la foule - je ne crois pas à la masse - je n'appartiens pas aux partis - je ne  
suis ni communiste, ni mystique - "Serions-nous seuls au monde" - dit  
Laqueau - Oui, je cite Alain, Kant, Laqueau, et le "jean Barois" de Roger  
Martin du Gard - mais non pas comme les pères ou les piliers de mon église -  
je n'ai pas remplacé la religion chrétienne en moi par une autre religion -  
quoi que vous en pensiez, je ne cherche pas chez mes maîtres les raisons de  
ne pas croire - je n'accepte point d'usurper des idées des autres, mon incroyance  
est assez solidement établie et fondée pour se passer de réconfort - Elle n'est pas

une "foi à l'envers" - et je n'ai pas d'église - je ne m'acharne pas à démolir la foi  
d'autrui - je ne fais pas de faux d'imagination pour détruire les dogmes: ça m'est  
naturel - Je n'ai pas changé de dogme, je m'en suis libérée - En ce moment,  
je ne discute pas, j'affirme - vous ne me connaissez pas assez pour accorder valeur  
à mon témoignage - et je ne puis donc que vous assurer que si véritablement  
vous aviez vu juste sur moi, si j'avais des confidences ou une confession à vous  
faire (vous ne l'avez pas dit, mais il me semble que vous l'avez cru) si j'avais  
un recours ou une consolation à vous demander, je l'aurais fait fort sim-  
plement, ou bien je laisserais votre lettre sans réponse - Sous la violence (sans  
doute méritée) de votre réfutation, je sens comme une porte ouverte; je la  
sens comme une insulte gratuite - Vous ne pouvez donc croire que l'esprit  
humain soit capable de spéculations purement désintéressées? - Non, il  
n'y avait pas de larmes refoulées dans mes yeux quand je vous ai écrit -  
libre à vous de croire que cette lettre était lâche, et mettons, sentimentale -  
Je n'ai point coutume de me donner en spectacle, et vous ne m'avez pas  
vue sur le point de pleurer ce que vous appelez ma tristesse - Je n'ai pas  
joué avec vous, ni avec moi - Ma vie n'est d'ailleurs pastiche, et je ne  
suis pas de ceux qui gémissent - Je refuse la lâcheté comme je refuse  
la pitié - Vous n'avez pas compris quand je parlais du refus de l'espérance  
et du désespoir - il n'est pas question de regret - On est quelquefois très las  
parce qu'on a trop travaillé, et peu dormi - ou parce qu'on s'est heurté avec  
trop de passion à quelqu'un qui n'a pas voulu comprendre, et qui a répon-  
du par l'ironie à la sincérité; parce qu'on s'est mépris sur certaines inten-  
tions, qui étaient droites - Ces soirs-là on rêve de repos - on pense que  
l'humanité est au fond composée d'hommes qui préfèrent l'ordre à la liberté,  
et que dans le combat qu'on mène, les esclaves seront les plus forts - Parce qu'on

5

a tout de même 20 ans, on se dit que, si au prix de la dignité humaine, ils peuvent dormir, ils n'ont peut-être pas tout à fait tort d'être lâches. Il y a dans votre évangile la parabole de la porte étroite. Ces jours-là on rêve d'une porte large - on pense que tous les sommeils sont agréables et légitimes. Mais ce sont des pensées de fatigue, vite secouées, vite oubliées - à peine une tentation. "Le juste est en croix jusqu'à la fin des siècles: il ne faut pas dormir".

Je ne crois pas le jugement inapte à faire de l'objectif - mais le sentiment, oui, je l'y crois inapte. L'inexistence de Dieu est plus facile à démontrer que l'existence de Dieu. Bien que cela vous paraisse une prétention stupide - ce ne sont pas des preuves mystérieuses, mais évidentes. Je ne les considère point comme des tours de bâteleurs. Si elles ne m'ont pas convaincus, c'est que je n'ai pas quitté votre foi pour des raisons logiques. J'imposais, dans la mesure du possible, silence à ce qu'on appelait des "scrupules" et je pensais que mes doutes n'étaient qu'une crise ou une épreuve. (J'ai été élève des Ursulines trois ans) - j'avais donc à peu près 15 ans - depuis assez longtemps je discutais théologie avec un professeur de théologie du grand séminaire. J'ai appris là à connaître les prêtres, encore que celui-là fût, je crois, en tous points honnête. Je me souviens d'un soir où il me reçut avec une cérémonie en accoutumée et d'un entêté qui à l'époque je jugeais avec une grande sévérité. Il y avait quelque quarante-cinq ans entre nous, et je connaissais peu l'humanité. Je sais maintenant que pour cette conversation même, et pour l'aveu qu'il me fit qu'il valait mieux pour lui que je ne le voie plus, je lui voue une grande estime. Mais cet entêté-là a fait plus pour me libérer de l'église que tous mes doutes quant au dogme. Le jour où cet homme, parce qu'il était loyal et qu'il se sentait faible m'a enlevé cette confiance qui était en vérité le seul fondement de ma foi, j'ai assurément beaucoup



6/

souffert - de n'avoir plus foi dans les dogmes, ni dans les prêches - ensuite, de  
de couvrir un peu trop tôt la réalité de la vie - Puis l'espace est venu - j'ai appris à  
chasser des souvenirs pénibles, à penser librement, et à ne pas juger mes semblables.  
- Quand je disais que la foi est au-dessus des preuves, parce que du domaine  
sentimental, c'est à la vôtre que je pensais - non à la mienne - si vous avez cru  
que j'admettais "que ma conviction soit une foi, que l'on pourrait à la rigueur  
prouver, mais qui est au-dessus des preuves", je ne m'étonne plus que vous parliez  
de contradictions - mon incroyance ne se passe pas de preuves - c'est un système  
logique - Vous vous rejouissez de ce que mon "athéisme ne soit pas tout à  
fait au point" - vous avez l'air de penser que j'hésite, ou que je regrette - Je ne  
croyais pourtant pas que mes termes seraient équivoques - Si j'ai "pris à parti un  
correspondant de mon frère", c'est que <sup>que</sup> vous disiez d'Alain me paraissait assez  
injuste - Ce n'était pas pour me retenir dans une atmosphère religieuse - ma  
vie est droite, et sans ambiguïté - Naturellement, vous ne me connaissez pas - et  
vous croyez que peut-être je joue avec moi-même, et que je triche - Il est toujours un  
peu ridicule de protester de sa sincérité - et j'ai pris l'habitude d'une simplicité  
d'expression qui peut paraître sotte, ou brutale, ou fautive - j'en'y peux rien -

Vous me dites, Monsieur, que vous priez pour moi - je n'ai pas la faiblesse  
de m'en irriter - je cherche comment vous dire sans vous blesser que tout  
espoir de me convertir serait très vain - je ne doute, ni ne cherche - j'ai trouvé -  
(cette affirmation ne cherche pas à être arrogante - ce n'est pas un défi.)

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments respectueux -

Georgette Larrère.

... mais je sais bien que vous ne me croirez pas - il est impensable pour un croyant  
qu'un incroyant puisse avoir de la paix - Et la paix de l'âme - tout au moins mon  
âme est paisible, en toute loyauté - et je ne crois pas, à aucun degré que ce soit

La Brède, le 4 août 1941

Cher Monsieur et Ami,

En rentrant à Bordeaux pour le week-end, j'ai trouvé votre lettre. Je ne m'étonne nullement que vous ayez été peiné par le langage cruellement inhumain de ma soeur. Comme vous le voyez, il n'y a pas de demi-mesure chez elle.

Cependant, je pense que vous n'avez pas vu toujours juste. Elle ne mène pas un "triste combat". Il n'y a pas chez elle de sursaut de la conscience chrétienne, comme vous voulez le croire. Elle n'a ni regrets, ni remords. (Peut-être, au début... une nostalgie...) Elle n'est pas tourmentée. Et si elle lisait votre lettre, je la connais assez pour savoir qu'elle serait indignée qu'on puisse penser qu'elle n'a d'autre horizon que la paix du "trou noir du cimetière". Les incroyants sont des gens qui ne pensent guère à la mort, qu'ils considèrent comme aussi naturelle à l'homme que la naissance ou la vieillesse.

"Est-ce que j'y touche?", écrit Rémy de Gourmont.  
— Un monde naît, un monde meurt; un homme naît, un homme meurt..."

Ma soeur est tout le contraire (hélas!) d'une sentimentale. Elle n'aime point Nietzsche. Elle ne joue pas sa vie mais elle la

vit vraiment. J'ajoute que je la crois assez équilibrée pour qu'elle ne finisse ni par la folie, ni par le suicide, comme vous semblez l'insinuer. Elle donne à la destinée humaine un autre sens que vous, voilà tout. Mais croyez bien que c'est une âme calme (trop calme peut-être); sous une certaine violence de forme, son esprit est pondéré...

Puisque décidément je la défends contre votre lettre qui l'accuse, je dois ajouter qu'elle n'attache pas d'importance aux examens, et qu'elle a (contrairement à moi) les citations érudites en horreur. Ce qu'elle exprime, quand elle écrit, ou qu'elle parle, c'est sa propre vérité, et non celle d'autrui - comme "cette immense tourbe des hommes" dont parlait Péguy.

Je vous pardonne bien volontiers ce jugement assez sévère que vous portez sur elle, car vous ne la connaissez que par ces diatribes quelque peu passionnées de l'autre jour... et aussi, je le lui ai reproché, quelque peu métaphysiques! Mais elle n'est point ainsi.

Revenons maintenant à notre problème. Voici une mise au point concernant la spécificité du fait religieux.

Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, que mes études sociologiques reposent sur ce postulat que ce sentiment unanime des croyants de tous les temps ne peut pas être purement illusoire. Tout comme W. James, dont j'ai lu l'admirable livre, j'admet que les croyances religieuses

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0

represent sur une expérience spécifique dont la valeur démonstrative en un sens, n'est pas inférieure à celle des expériences scientifiques, tout en étant différente. Moi aussi je pense qu'un "arbre se connaît à ses fruits" et que sa fécondité est la meilleure preuve de ce que valent ses racines. Mais de ce qu'il existe, si l'on veut, une "expérience religieuse" et de ce qu'elle est fondée en quelque manière - comme, d'ailleurs, toute expérience - il ne suit aucunement que la réalité qui la fonde soit objectivement conforme à l'idée que s'en font les croyants. Le fait même que la façon dont elle a été conçue a infiniment varié suivant les temps suffit à prouver qu'aucune de ces conceptions ne l'exprime adéquatement. Si le savant pose comme un axiome que les sensations de chaleur, de lumière, (pour reprendre un de vos exemples) qui éprouvent les hommes, répondent à quelque cause objective, il n'en conclut pas que celle-ci soit telle qu'elle apparaît aux sens. De même, si les impressions que ressentent les fidèles ne sont pas imaginaires, cependant elles ne constituent point des intuitions privilégiées; il n'y a aucune raison de penser qu'elles nous renseignent mieux sur la nature de leur objet que les sensations vulgaires sur la nature des corps et de leurs propriétés. Pour découvrir en quoi cet objet consiste, il faut donc leur faire subir une élaboration analogue à celle qui a substitué à la représentation sensible du monde une représentation scientifique et conceptuelle.

Or, c'est précisément ce qu'a tenté de faire Durkheim. Il a vu que cette réalité que les mythologies se sont représentées sous tant de formes différentes, mais

qui est la cause objective, universelle et éternelle de ces sensations sui generis dont est faite l'expérience religieuse, c'est 'la société'. Il a montré souvent, quelles forces morales elle développe et comment elle éveille ce sentiment d'appui, de sauvegarde, de dépendance tutélaire qui attache le fidèle à son culte. C'est elle qui l'élève au dessus de lui même; c'est même elle qui le fait. Car ce qui fait l'homme, c'est cet ensemble de liens intellectuels et moraux qui constitue la civilisation, et la civilisation est l'œuvre de la société...

Aussi, vous étonnerai-je sans doute en vous disant que le sacrement de l'Eucharistie n'est que l'expression moderne du totémisme australien. C'est cela, qu'on le veuille ou non. D'ailleurs, d'excellents catholiques l'admettent... et spécialement un prêtre, absolument remarquable (l'abbé Lacaze), professeur de philosophie (admirateur enthousiaste d'Alain, lui aussi).

Et maintenant, je vais vous quitter car de nombreuses occupations m'appellent. Mon élève n'est guère brillant. Il a 23 ans et s'est bien amusé jusqu'à présent. Quelle incohérence! Songez que le fils du sénateur Portmann, le fils du professeur Lefèvre, le fils du sénateur Odin et... mon élève, sont des fruits secs, alcooliques précoces absolument dénués de sens moral. Que deviendront-ils? Quel terrible sujet de méditation pour un Bonnet ou un Pascal! (Autant en emporté le vent...)

Croyez, Cher Monsieur et Ami, à ma respectueuse affection.

Serehanian.

Bordeaux, 5 Août 1941.

Monsieur,

La paix est donc venue entre nous -

notre brève correspondance m'aura au moins rappelé cette vérité dont

je doutais, qu'entre une athée des Jeunes Libétaires et un professeur au

Séminaire, une discussion loyale reste quelquefois possible - Je ne poursuis

pas la discussion; non par manque de confiance, ni crainte d'être vaincu -

mais parce que nos positions respectives resteraient, je crois, ce qu'elles sont -

et aussi parce que (pardonnez-moi) la façon dont je vis et dont je pense

ne me permettent pas de transformer ce qui a été une expérience en

une correspondance philosophique suivie, avec un membre du clergé,

si impartial, si compréhensif soit-il - Ce n'est pas en fonction d'une

règle extérieure, ou établie - je suis libre de mes actes, et même vis-à-vis

de moi-même - Mais je crois que vous m'accorderiez qu'il y aurait pour

moi une contradiction grave à continuer - Je n'ai pas cherché de pré-

texte à cette décision, que j'avoue être gratuite - du reste, je vous

avais hier soir commencé une réponse - je ne l'achèverai pas - à quoi bon?

hors d'une cordiale poignée de main et d'une estime parfois profonde,

je ne crois pas qu'il existe entre nous un terrain d'entente - Note point

de vue est par trop différent - L'homme dont vous parlez s'appuie sur Dieu -

il est plus fort que l'homme dont je parle, qui est seul - Pour vous, bien

entendu - Car pour moi, qui pense que Dieu n'existe pas, le chrétien est

27  
26 riche d'une monnaie illusoire. Nous ne parlons pas des mêmes choses... Même  
25 avec l'abbé Lacaze, que vous connaissez peut-être de nom ou de fait, et qui est  
24 suspect aux pouvoirs religieux parce que théiste et assez anarchisant, je ne  
23 peux m'entendre, malgré l'indulgence qu'il me témoigne.

22 J'avais répondu à votre dernière lettre, parce qu'elle contenait un malenten-  
21 du. Lorsque la situation est claire, peu m'importe le jugement que l'on peut  
20 porter sur moi. mais je supporte mal les malentendus.

19 Ce n'est pas par "peur d'être dupe" de Dieu, ni de personne, que j'ai quitté votre  
18 foi - (je sais accepter de perdre) mais parce que j'en y tenais plus que par un senti-  
17 mental effort de confiance. quand on a brisé cette confiance, j'ai reconnu  
16 que depuis longtemps déjà j'étais libre vis-à-vis de l'église - "émotion-choc", j'en  
15 discute point - Ce n'est pas parce que le croyant "ne bouge pas" que je le dis  
14 "esclave" - c'est parce qu'il vit selon une vérité qu'il n'a point faite - Ce n'est pas  
13 parce qu'il "bouge" que je le traite de "réactionnaire" - c'est parce qu'il lui arrive  
12 de retenir la vie humaine par une sorte de chantage à la vertu - (à les  
11 entendre, on brûlerait très bien livres et auteurs "immoraux", et bien des films,  
10 chefs-d'œuvre compris) mais je sais bien que ceux-là ne sont point intelli-  
9 gents, et que vous ne les considérez point - exceptions, mais envahissantes.  
8 - Ainsi, je crois que l'essentiel de nos positions a été dit. Peut-  
7 être nous retrouverons-nous quelque jour, et reprendrons-nous notre discussion.

6 Je souhaite que ce soit dans le même esprit de compréhension que  
5 celui de vos dernières lettres.

4 Veuillez croire, Monsieur, à ma respectueuse sympathie.

3  
2 Georgette Larue.  
1  
0

Bordeaux, le 31 Août 1841.

Cher Monsieur,

Pardonnez le retard que j'apporte à vous répondre. Votre lettre est très intéressante et mérite quelques éclaircissements. En s'attachant à vous expliquer un système de mes idées sur les rapports de la pensée et du langage.

Je me contente de synthétiser ici les idées essentielles qui constituent la deuxième partie de l'Introduction de mon Dictionnaire.

« Au commencement était le verbe » : cette parole, tirée de son contexte théologique et appliquée à l'homme, revêt une signification profonde. Quand l'enfant naît, son individualité pure commence à disparaître. Sans une formule heureuse, le Seigneur Charles Blondel a pu le noter : "notre premier langage est le premier lincoln de notre individualité."

Dei qui'il commence son entrée dans la société, l'enfant rencontre - au milieu d'objets fabriqués - les mots du langage. Quand on l'éveille, on s'aperçoit qu'il rejette d'instinct les mots qu'il entend, n'importe quel mot à propos de n'importe quoi.

L'enfant parle donc avant de penser et reçoit un langage imparfait par ses parents et par ses maîtres. Mais s'il ne faut pas considérer seulement dans ces mots des formes verbales, les signes uniquement destinés à faciliter des facultés lui disant saines.



Car, en même temps que les mots, c'est toute l'immature  
logique des concepts que ces mots représentent que  
l'enfant est contraint d'accepter. L'enfant est  
mis aux mots mais aussi aux concepts, les rapports  
entre les mots étant des rapports entre des concepts,  
puisque le concept est un mot avant que l'expérience  
n'y adosse un contenu plus ou moins riche de  
jugements.

L'enfant s'approprie lentement et incrustivement  
le système de concepts représenté et désigné par les mots.  
Mais, en même temps que les concepts, les catégories  
s'imposent à l'esprit, selon une norme idéologique à  
celle des premiers. Sa première catégorie est bien le  
premier mot, le premier concept que l'enfant prononce.

Le premier mot, quel qu'il soit, il s'applique  
indifféremment aux personnes et aux choses. C'est  
au début, un cadre très vaste et très vague qu'il  
nomme à son gré, suivant les circonstances ou suivant  
les desirs de sa vie organique. Mais, progressivement  
et grâce surtout à l'éducation, ce cadre incruste et  
se resserre jusqu'à l'embrasser à l'envi une  
infinité d'objets - s'entend d'un contenu concret  
et fixe, bientôt immuable. Car, plus l'enfant  
grandit et acquiert d'expérience, plus le concept devient  
indéformable et rigide, mais aussi plus son sens  
s'émoussait. Ce concept est un "précisité logique".

Il résulte de ces brèves remarques qu'apprendre  
à parler c'est apprendre à penser.

Rappelant le mot célèbre d'Herivelton "Les mots  
sont les forteresses de la pensée", Charles Blondel  
note qu'"avant toute réflexion, les mots qui expriment  
une pensée sont cette pensée même, puisque c'est ainsi  
qu'elle se parle à la conscience et qu'elle ne serait autrement."

En ce qui me concerne, je soutiens que la pensée n'est pas antérieure au langage mais qu'elle en est contemporaine puisque, d'un autre côté, on se sert des mots pour penser.

Charles Bruehl dans son livre sur "La conscience morbide" soutient, lui, que le langage précède la pensée et imprime leur forme aux idées.  
Il écrit notamment :

" L'intelligibilité des paroles et celle de la pensée ne font qu'un. C'est pourquoi la gaieté populaire en se gausant de l'étranger et de sa langue, traduit à sa façon la manière dont les rapports de la parole et de la pensée se réalisent au regard de la conscience commune. "

Toute langue offerte avec soi son système de concepts, sa construction, sa logique. Sans les articles tout elle se comporte ont leurs compatibilités et leurs incompatibilités définies, obéissent à des règles, se hiérarchisent suivant des lois, réalisent enfin un ensemble organisé.

Cette constitution verbale ne se distingue nullement de la constitution même de la pensée. <sup>Il y a</sup> semble à la conscience commune qu'à chacun des termes de la langue répond un élément mental, à une personnalité et l'une spécifique équivalente, et que les combinaisons de termes que sont les propositions et les phrases reproduisent exactement le détail des combinaisons que la pensée réalise entre les éléments mentaux... D'un tel point de vue, pensée, parole intérieure et langage forment un tout continu où la manière dont la pensée est identifiée à la manière dont elle s'exprime : l'avers de la médaille frappe au coin de la parole répond, point par point et ligne par ligne, à l'avers frappé au coin de la pensée.

Ainsi le langage n'ajouterait rien et ne retrancherait rien à la pensée individuelle, tant il épouserait tous les contours, etc..."

Ce point de vue ne résiste pas à l'examen. En effet, pour qu'il se trouvât vrai, il faudrait que les langues, vivantes ou mortes, se correspondissent mot pour mot et décomposent toutes la pensée suivant le même système. "La constitution logique des langues n'a pas une parfaite identité" (M. Meillet "Lec. I" critique de l'atomisme psychologique)... Une étude attentive prouverait qu'une langue apporte un système logique est l'examen même supplémentaire, les différentes langues d'une même civilisation.

Mais qu'en français on aine la clarté et que l'on va droit à l'important: sujet, verbe, complément, en allemand le complément vient avant le sujet. Dernière les différences linguistiques il serait aisé de demander qu'il y a des différences logiques.

Ce n'est pas un sociologue qui a énoncé: "Le langage est éminemment un fait social" mais M. Meillet que vos deux amants.

Mais ne jetez pas de couronne quand vous dites: la source du langage c'est la pensée individuelle voilà un atomisme qui se fonde à toutes les études les plus modernes de linguistique.

Quant à l'origine réelle du concept, Dunkelstein l'a mieux démontré que je ne saurais le faire. Je vous renvoie donc à la conclusion des Travaux élémentaires de la vie religieuse, Swireck: Je préfère insister sur le point capital

Je prétends que vous l'aidez, carrement la cause  
de l'Empirisme quand vous écrivez :

« Je suis persuadé que la catégorie (je m'en salue  
à demain) de cause a pu surgir de faits  
strictement variés. L'un aura puisé cette  
idée dans le choc d'un caillou, d'un uerthe,  
un autre dans l'effort renouvel par lequel  
il aura brisé un objet. » Ainsi, selon vous,  
la catégorie de cause est d'origine individuelle !  
Une image et une perception se rapportent  
toujours étroitement à un objet déterminé,  
ont donc individuelles et subjectives. Aussi,  
pouvons nous disposer, avec une liberté relative  
des représentations qui ont cette origine.  
Sans doute, quand nos sensations ont actuelles  
elles s'imposent à nous en fait. Mais, en droit,  
nous restons maîtres de les concevoir autrement  
qu'elles ne sont. Vis à vis d'elles, rien ne nous  
lie, tant que des considérations d'un autre  
genre n'interviennent pas.

Dans ces conditions, pourvu que nous  
à l'expérience, c'est la faire évanouir ; car c'est  
réduire l'universalité et la nécessité qui la  
caractérisent à n'être que de pures apparences ;  
c'est refuser toute réalité objective à la vie  
logique que les catégories ont pour fonction de  
régler et d'organiser. L'Empirisme caricature  
aboutit à l'innatisme ; peut-être  
même est-ce par ce dernier nom qu'il conviendrait  
de le désigner.

L'Empirisme reconnaît le caractère  
fondamental des catégories : leur transcendance  
par rapport à l'expérience individuelle.

Si la Raison n'est qu'une forme de l'expérience, il <sup>individuelle</sup> n'y a plus de Raison...

Me voici donc amené à combattre l'Infini, même à votre sujet ! Et ce paradoxe !

Au fond, vous reconnaîtrez votre erreur : ce n'est pas de catégorie de cause que vous auriez dû parler mais plutôt d'analyse psychologique de l'idée de cause !

Si Renan confondait l'autre jour "vérité absolue" avec "évidence" (ce qui n'est pas bien fort) vous auriez confondu catégorie de cause avec idée de cause, ce qui revient à fermer yeux sur ~~l'importance~~ l'importance.

Les catégories de la Raison (et pourtant la Raison elle-même) sont des sortes de cadres que nous recevons au moment de notre entrée sur le monde. Suis-je donc à l'initiative ? Non certes, car si le Rationalisme classique, en attribuant aux catégories une origine détachée de l'expérience, respecte leur spécificité, il est incapable d'en rendre compte.

En présence de ces objections opposées, l'esprit reste incertain. Pour sortir de là, il faut nécessairement abandonner les deux grandes théories classiques et chercher ailleurs. Si l'on admet (et nous sommes nombreux à l'admettre implicitement si ce n'est explicitement) l'origine sociale des catégories, une nouvelle attitude devient possible, plus je pense, permettrait d'éclaircir à ces difficultés, certaines.

En les dérivant de l'expérience collective on sauvegarde leurs caractères propres tout en les expliquant. On maintient un certain dualisme.

En effet, la proposition fondamentale de l'aplanisme  
c'est que la connaissance est fournie de deux  
sortes, j'écris inductives l'un à l'autre  
et comme de deux couches distinctes et superposées.  
L'hypothèse sociologique maintient inégalement  
ce principe. N'obtiens pas en effet que  
nous considérons la Société comme hautement  
par rapport à l'individu mais aussi comme  
immuable et ne vivant que dans l'individu.  
Puisant largement dans l'œuvre de  
nombreux auteurs, j'ai pu reconnaître sans trop  
de ridicule, je crois, mes juges m'ont octroyé,  
une phrase "neufin" et est advenu non point de  
vue) l'origine de certaines catégories (genre,  
espace et temps, causalité, personnalité, et  
totalité) en parlant du clan sténographique.  
Mes explications (qui sont celles de  
Dunklein) m'apparaissent vraiment comme  
lumineuses, évidentes, bref avec la clarté  
irrésistible des premiers principes.  
Évidemment, évidemment... le philologue  
(et non le sociologue, cette fois) anciens de  
retrouver le vestige devenir de la pensée humaine  
n'a garde de s'en prendre à ses cadres. Pour lui,  
concepts, catégories, principes, ne sont pas l'apanage  
de l'intelligence, pas plus que les ouvrages d'une  
machine n'en sont l'âme. Ce n'est pas en eux, à eux  
seul, que réside le vivant élan qui a fait faire  
à l'humanité quelque chemin depuis le mode  
inventeur du prophète magdalénien jusqu'à  
un Newton ou un Poincaré. Ces cadres sont de  
l'évolue, le gilet laine sur la plage. On ne pourrait  
prétendre y retrouver la forme du flot qui l'apporta  
Et hélas encore le mouvement la force qui l'a créée...  
Et fait croquer ailleurs si élan mental...

Enfin, je reviens, puisque j'ai encore  
de la place, sur ce fait qu'au Sévignane on ne  
n'a pas laissé croire qu'il n'y a qu'une  
religion. Certes, on n'a parlé de la propagation  
de la foi chez les infidèles, mais on n'a pas  
croire que ces infidèles étaient de fausses types...  
On a négligé de me dire que dans les autres  
religions il y avait des individus aussi intelli-  
gents et aussi sincères que dans le catholicisme.

Mais je ne doute pas qu'on m'eût expliqué  
ces choses en français en philosophie... Je n'ai  
pas jusqu'à présent avec Alain : "Je crois que toutes  
les religions sont vraies : vraies comme des contes";

Cela Marrien et moi, je suis en plein  
travail. Je suis pris toute la journée par des  
secours multiples. Plus qu'un bon catholique,  
je vénère, je respecte et je défends la religion  
de mon enfance. J'ai lu "L'expérience  
religieuse" de W. James et je l'approuve.  
Mais, la religion chrétienne est un confort et  
ceux qui ne la connaissent pas sont de faibles  
êtres privés d'un secours incomparable.

Je vous salue de jeter un regard sur  
de septembre et je vous remercie - pour ma part  
et pour moi (ma sœur est inéductible!) - de penser  
à nous dans vos prières. Un vrai sociologue ne  
doit de croire à ces manifestations futures et  
de doit de croire à leur efficacité, en vertu de  
l'axiome : "Rien ne se perd";

Rien à vous de tout cœur,

Pensées

Bordeaux 11 septembre 1941.

Cher Monsieur et Amis,

Je vous remercie de m'avoir répondu avec tout de cordialité. Je savais que vous aviez l'esprit très bien tourné pour vous verser de vous savoir toute d'empiriste kantien. Mais vous semblez admettre la justesse de ma critique de votre idée de cause. Je vais, tout de suite, en parler avec ce point de vue pour parler à d'autres occupants... toujours historiques, évidemment.

Nous sommes d'accords sur ce point: on ne peut expliquer la présence dans l'homme de vérités universelles et absolues que par la communion de notre intelligence avec l'infini. C'est à dire Dieu) seulement il est vrai de dire que la raison a peut-être autant besoin de l'expérience que l'expérience de la raison.

L'expérience donne aux vérités de la raison l'occasion de se produire; elle les fait jaillir, si j'ose dire, comme l'éclaircie cachée dans les veines du caillon. «Le tout est plus grand que la partie»: voilà un axiome qui se trouve implicitement dans toutes les intelligences. Mais étant donné un cas particulier où cette vérité trouve son application, elle apparaît tout à coup lumineuse à notre intelligence. L'esprit en prend, pour ainsi dire, conscience en l'appliquant. Je vois trouver une pierre, je conclus immédiatement que la chute de cette pierre a une cause. Ce n'est pas, dans doute, cette chute qui me donne l'idée de cause ni le principe de causalité; car, si je ne l'avais pas déjà en moi même, le cas particulier auquel j'applique cette vérité n'aurait pu pour moi inexplicable. Mais enfin l'occasion présente la fait hors de moi. C'est une matière, pour parler comme Kant, qui venant se jeter dans la forme du principe,



me révèle à moi-même. Par une sorte d'abstraction rationnelle, je dégage l'élément fondamentalement de l'élément langage, et je vois alors dans le plus grand jour, la vérité générale et première : l'intelligence intellectuelle, en quelque sorte, ses propres richesses.

Et ceci m'amène à vous parler un peu des vérités premières. Celui qui ne voit pas que l'homme soit la duppe d'une illusion continue, et qui ne révoque pas en doute les vérités premières parce qu'elles sont évidentes par elles-mêmes, celui-là ne voit dans les notions éternelles qu'une image et un reflet de l'intelligence infinie du Créateur qui s'a communiées à tous les hommes. Il faut que les vérités universelles, indépendantes de toute intelligence finie, et qui ne peuvent advenir en elles-mêmes nécessairement un principe et une substance où elles soient éternellement entendues, et si les rapporte à Dieu, source éternelle du vrai comme du beau et du bien.

En effet, ce qui précède par suite facilement transporté sur le plan sociologique. Pour ma part, je serais tout prêt à admettre ce que j'ai écrit au He Pan catholique si je ne savais pas que la Raison n'est pas immuable, si je ne savais pas qu'il y a des sociétés, que la morale a varié et varie dans le temps et dans l'espace etc... etc... Sachant tout cela je ne peux en toute franchise adhéser à la conception critique par séry. Quel d'une nature humaine absolument invariable et identique à elle-même dans tous les temps et dans tous les lieux. Par ailleurs, je ne félicite chaudement de me rencontrer avec vous sur la communion des saints, des vivants et des morts etc... Toutes idées qui réorientent l'adhésion jusqu'à un certain point - Je la tiens sur Kleinisme de la conscience collective. Mais on a tellement galvaudé l'œuvre de Durkheim que beaucoup de bons esprits finissent dans l'ignorance, par la rejeter comme une absurdité.

Il y a au contraire, chez Durkheim un sérieux et une profondeur admirables avec un style souple et nuancé, une rigueur dialectique souvent impressionnante.

Son "Education morale" est d'une élévation rare, aux dires de l'abbé Coquerel qui, cette année, était chargé, par le Doyen de remplacer mon ami Max Bonafant, préfet de Constantine et maître de conférences de Science sociale.

Passons enfin à d'autres sujets.

Serez-vous assez aimable pour m'indiquer, si vous le pouvez, les ouvrages qui ont été écrits sur Pascal? J'aurais un futur et redoutable sujet de thèse en vue. Mais je ne veux pas encore vous en énoncer le titre possible ou probable.

Une thèse secondaire pourrait porter sur la Morale de Descartes. Là, je pourrais essayer de montrer que ni "notre philosophie" <sup>notre</sup> ne j'ost jamais aventure en morale c'est-à-dire, il présenterait en fait ce que Léon Brault devrait démentir, à savoir qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de morale théorique. J'en ai parlé j'ai un professeur M. Dauvin (communiqué au même) qui connaît peut-être le mieux en France Descartes. M. Dauvin est tout à fait de mon avis. J'ajoute qu'il a trouvé une idée excellente! Elle pourrait engendrer une thèse originale et redoutante et tout à fait raisonnable.

Quoique, même une fois, "Vite, c'est agir, c'est agir sans compter, pour le plaisir d'agir", je sois faine un effort de auto-fais ma thèse. L'important sur l'action morale. Je donne en ce moment beaucoup de leçons, 5 en moyenne par jour,

notamment à des jeunes filles du camp St Anne. Je leur expose des idées personnelles et vivantes toutes fondées sur des exemples. Mes cours les plus intéressants sont les cours que le sentiment, les représentations intellectuelles, l'invention, la rêverie, la Raison, en psychologie.

Ainsi rien n'ai je guère de temps à consacrer à ma fiancée qui fait de la couture et de la couture et était - quoique âgée de vingt ans depuis peu - modèle à Paris. Philosophie et Roubé) couture : cela fait son ménage, sans vous. Note plus grand d'un mois d'aller un jour en séminaire au Séminaire de M. L'abbé et de passer le thé de M. La Pite.

Ma fiancée est très pratique : ce n'est pas moi qui s'enfonce dans la pierre comme elle fait souvent, du caténaire... Depuis que ma sœur a perdu la foi, rien ne va plus... pour son entourage (du moins) qui en supporte les conséquences.

Pour moi, j'ai confiance en l'infinie bonté et l'infinie sagesse qui préside à mon destin et qui constitue ma seule étoile.

Je pourrai rejeter, comme Renan : à moins que mes dernières années (je n'espère pas en être déjà là !) ne me réservent des joies bien excellentes, je n'aurais en disant adieu à la vie qu'à remercier la cause de tout bien, de la charnante Providence qui'il m'a été donné d'occuper à travers la négalité.

Mary, Cher Maricou et Anni, à mon affection et à ma reconnaissance,

Perphans

Bordeaux, le 20 septembre 1941

Cher Monsieur et Ami,

Je vous remercie de l'excellente bibliographie pascalienne et je l'utiliserai à l'occasion si le destin veut que je m'occupe du philosophe du "Dieu sensible au cœur".

Vous ne pouvez savoir à quel point je suis heureux de constater que nous sommes d'accord sur notre conception synthétique de l'univers. A ce propos, je dois vous dire tout de suite que le petit livre "Athées, mes frères" me plaît énormément. Du point de vue sociologique, le P. Sertillanges a bien raison : qu'on l'appelle Dieu ou Société on croit à quelque chose de transcendant et <sup>cela</sup> a été un des mérites de Durkheim de l'avoir énoncé si maintes reprises et de l'avoir énoncé très expressément. Seulement Durkheim (comme Renan, comme R. de Gourmont et bien d'autres) a été galvaudé, mal compris, lu par extraits etc... Je vous donne ma parole d'honneur que Durkheim a dit : "il est impossible qu'une vaine fantasmagorie ait bercé des hommes comme Platon, comme Leibniz ?"

Je trouve que le style du P. Sertillanges est faible. Ce doit être parce que sa mémoire verbale est faible.

-2-

Vous savez aussi bien que moi que c'est par l'absence de cette mémoire chez l'auteur que s'explique l'ennui causé sans qu'on sache pourquoi par la lecture de certains livres. On éprouve la même impression que devant un athlète qui voudrait faire des exercices violents sans une vigueur musculaire suffisante. En un mot, la pauvreté de la mémoire verbale est, en littérature, un obstacle presque infranchissable. Cependant, le P. Serillanges a un esprit assez large. Il rejoint l'aphorisme de Max Muller :

« Par delà le fini, derrière le fini, au dessous du fini, au sein même du fini, l'infini est toujours présent. »

Cela, tous les philosophes l'avaient déjà dit : Aristote, et, plus près de nous, Meyerson.

Seulement, le P. Serillanges ne démontre pas dans son petit livre que c'est le Dieu de la religion chrétienne qui habite dans le cœur de chaque homme. C'est d'ailleurs justement pour cela que sa thèse me plaît...

Je ne veux pas faire exactement de Descartes un précurseur de Lévy-Bruhl. Je voudrais simplement montrer que Descartes eut peut-être l'intuition qu'il était inutile de fonder une théorie morale pour les raisons qu'on donne Lévy-Bruhl avec une rare vigueur dialectique.

Il y a une science des faits moraux et c'est sur cette science que doivent s'appuyer les spéculations pratiques des moralistes. telle est la thèse que Lévy-Bruhl a soutenue dans son livre sur "La Morale et la Science des mœurs" avec une force impressionnante.

Pour l'ancienne philosophie - et elle garde envers et contre tous encore des partisans - la morale est un ensemble de faits connus ou du moins patents, évidents. Jetons un regard sur le monde, et ils se révèlent à nous; rentrons en nous mêmes: nous les y retrouvons. Qui ne sait que la morale interdit le meurtre, le vol, la fraude? Qui ignore qu'elle prescrit l'équité, la loyauté, la bonté?

Ainsi bien a-t-on essayé d'écrire des œuvres fortes et admirables, sujet éternel de méditation. Mais ces œuvres n'ont absolument rien de scientifique. C'est qu'on a confondu le point de vue scientifique et le point de vue normatif... Lévy-Bruhl critique la conception traditionnelle de la morale dont il marque la confusion et l'incohérence. D'ordinaire, on distingue en morale deux parties et presque deux disciplines distinctes: la morale théorique et la morale pratique. C'est la morale théorique qui passe pour être la partie scientifique. Or Lévy-Bruhl n'a pas grand peine à démontrer qu'elle ne constitue à aucun degré une science. Elle n'exprime pas une réalité donnée, mais détermine les principes généraux du devoir faire. Elle cherche quelles fins l'homme doit poursuivre.

Or les sciences n'ont, quelles qu'elles soient, d'autre fonction que de connaître ce qui est, non de prescrire et de légiférer. Croyant tourner la difficulté, on a voulu faire de la morale théorique une science normative. Or, l'accouplement

de ces deux mots, logiquement incompatibles, ne fait qu'exprimer, sans l'atténuer, la contradiction inhérente à la conception. Une science peut arriver à des conclusions qui permettent l'établissement de normes; elle n'est pas normative par elle-même. La notion d'une morale théorique est donc bâtarde. Ses considérations proprement scientifiques et théoriques y sont mêlées aux considérations pratiques; et, finalement, ce sont ces dernières qui sont, et de beaucoup, prépondérantes.

Cette confusion de la théorie et de la pratique, avec subordination de la première à la seconde, n'est pas, d'ailleurs, particulière à la morale; on la retrouve au début de toutes les sciences humaines. Comme ce sont les nécessités de l'action qui stimulent la réflexion, celle-ci s'est trouvée directement orientée en vue de fins pratiques. Ce n'est que très lentement que la pensée s'est affranchie et a appris à poursuivre des fins purement spéculatives, à étudier les choses dans le seul but de les connaître, sans se préoccuper des applications possibles des résultats théoriques auxquels elle parvenait. Mais c'est surtout dans l'étude des faits moraux que ce progrès devait être lent et difficile. Car la morale est marquée d'un caractère religieux qui la soustrait à la pensée proprement scientifique, c'est-à-dire à la pensée libre. La morale, réellement pratiquée par les hommes, s'est recouverte, avec le temps, comme sainte qu'il n'est pas permis de traiter selon les procédés ordinaires des sciences positives.

Mais alors, si la morale théorique n'est pas une science des faits moraux, qu'est-elle? C'est tout simplement une façon de coordonner aussi rationnellement que possible les idées et les sentiments qui constituent la conscience morale d'une époque déterminée. Au fond, le moraliste légifère moins qu'il ne croit; il n'est que l'écho du temps.

Il ne fait que reproduire, en y mettant un ordre qui les rende plus aisément représentables, les pratiques morales de ses contemporains. Voilà pourquoi la spéculation morale des philosophes a beaucoup moins souvent inquiété la conscience publique que les découvertes de la science. Il n'y a pas de "théories morales" qui aient jamais produit de révolutions mentales analogues à celle qui est résultée de l'enseignement de Galilée, par exemple. C'est que la morale théorique, bien loin de dicter des lois à la pratique, ne fait que la refléter et la traduire en un langage plus abstrait. Elle n'est qu'un autre aspect de la réalité morale. Elle est donc, en partie, la chose à expliquer bien qu'elle explique; objet de science et non science.

Cette coordination repose, d'ailleurs, sur des postulats qui sont posés comme des évidences alors qu'en réalité ils sont insoutenables. Pour pouvoir construire une morale déductivement, les moralistes commencent par admettre l'idée abstraite d'une nature humaine, toujours et partout identique à elle-même, et suffisamment connue pour qu'on puisse prescrire à l'homme le genre de conduite qui lui convient le mieux dans les principales circonstances de la vie. De plus, puisqu'ils entreprennent de faire un système, ils supposent que normalement la conscience morale possède une unité d'axiome interne, que les préceptes qu'elle édicte soutiennent les uns avec les autres des rapports logiques irréprochables. Or l'une et l'autre hypothèse sont démenties par les faits. La nature humaine a varié dans le temps; elle n'était pas hier ce qu'elle est aujourd'hui. Elle varie dans l'espace; celle de l'australien n'est pas la nôtre. La notion n'en peut donc être construite en un tour de main.



-6-

Il faudrait, au préalable, avoir constitué les types différents qui ont  
apparu dans le passé ou qui coexistent dans le présent. Or, ce qui a  
fait cette diversité, c'est la diversité des sociétés dont le type humain  
est fonction ; par conséquent, puisque l'homme est un produit de  
l'histoire, c'est seulement par l'histoire comparée qu'il peut être  
connu. Pour cela, toutes sortes de recherches sont nécessaires qui  
sont à peine entreprises ; il ne suffit donc pas d'emprunter à la  
psychologie courante la notion qu'elle se fait de l'homme en  
général. D'autre part, précisément parce que la conscience morale  
est un produit historique, elle est faite d'éléments souvent très  
hétérogènes ; car toutes les formes sociales du passé retentissent dans  
le présent.

Il faut donc renoncer à cette conception contradictoire d'une  
science normative et se résoudre à dissocier définitivement la  
science et la pratique. Au lieu de se traiter de la morale que  
l'on peut dicter à l'homme ses devoirs, il faut commencer par étudier  
la morale, ou plutôt les morales diverses qui ont été effectivement  
en usage dans les différentes sociétés, et cela dans le seul but  
de les connaître, de savoir en quoi elles consistent et de quels facteurs  
elles dépendent. Chaque type social a sa discipline morale qui lui  
est propre : elle est faite de maximes, de coutumes, de croyances qui  
sont aussi réelles que les autres phénomènes de la nature. Il y a donc  
là des faits qui sont un objet de science, qui peuvent être décrits et  
que l'on peut chercher à expliquer. La morale d'un peuple pris à  
un moment donné de son histoire, n'est pas à créer ; elle existe,  
c'est une réalité. La vieille conception d'après laquelle il y a une  
morale naturelle et une seule, à savoir celle qui est fondée dans  
la constitution humaine en général, n'est plus actuellement  
soutenable. Toutes les institutions morales que l'on rencontre dans  
l'histoire sont également naturelles, en ce sens qu'elles sont fondées  
dans la nature des sociétés qui les pratiquent.

Etant donnée la manière dont telle société est constituée, il est impossible qu'elle n'ait pas telle morale. Elle ne reçoit donc pas sa morale des mains d'un penseur de génie; elle la reçoit avec son organisation, c'est à dire avec sa vie. La science de la réalité morale ainsi considérée, c'est la science des mœurs que Lévy-Briél offe fortement à la morale théorique dont il a commencé par faire la critique. Puisque, manifestement, les causes et les conditions dont dépend chaque morale à chaque moment du temps sont sociales, la science des mœurs est une branche de la sociologie.

C'est cette science qui peut seule fournir une base rationnelle aux applications pratiques. A mesure que l'on connaît les lois de la réalité morale, on sera davantage en mesure de la modifier rationnellement, de dire ce qu'elle doit être. Ces interventions méthodiques seront, d'ailleurs, limitées; car la morale n'est pas à construire de toutes pièces. Nous n'avons pas à la faire tout entière; elle existe et elle fonctionne et nous n'avons qu'à en surveiller le fonctionnement. Sans doute, il y aura toujours nombre de cas où la science ne sera pas en état de nous fournir les renseignements nécessaires pour guider utilement notre action; car la science n'arrive que très lentement à des résultats qui sont toujours partiels. Mais il n'y a rien là qui soit spécial à la morale. N'arrive-t-il pas sans cesse que le clinicien se pose des problèmes pour lesquels la physiologie ne fournit aucune solution? Que fait-il alors? Il se décide pour le parti qui, dans l'état actuel de ses connaissances, paraît le plus raisonnable. L'art moral rationnel fera de même.

Cette réponse circonspecte ne satisfera pas sans doute les esprits amoureux d'absolu, à qui les certitudes provisoires, relatives de la science ne sauraient suffire. Il leur semble

que l'art de la morale n'est vraiment lui-même que s'il édicte des préceptes sur le ton de l'«infaillibilité». Hélas! toutes les fois où l'on passe de propositions générales et théoriques, de quelque manière qu'elles aient été établies, à des conseils pratiques déterminés, on court, quoi qu'on fasse, des risques qu'aucune méthode ne peut mécaniquement supprimer, on ne peut obtenir que des approximations très incertaines et le mieux n'est-il pas d'en pencher résolument conscience?

A mon sens, cette dernière partie du livre que je viens d'analyser est assez faible malgré ce que je viens d'en dire pour défendre l'idée si louable de Lévy-Bruhl.

Le grand sociologue a eu le mérite de réagir contre la conception que nous avons dénoncée dans les deux grands postulats des morales théoriques.

Cher Monsieur et Ami, je m'excuse d'avoir été si long. Encore une fois croyez que la conception sociologique peut s'accorder avec la religion catholique bien comprise et envisagée avec largeur d'esprit.

Je vous remercie de me dédicacer une de vos études sur la littérature Basque. Je lisai cet ouvrage avec attention sans oublier que je dois au Pays lorsque les premières joies de mon enfance.

Acceptez notre souvenir respectueux,

Bien à vous,

Joseph Barin

Nous lisons: Augustin  
C'est quelque chose de très intéressant.

Bordeaux, le 3 janvier 1942.

Cher Marnieu et Auri,

Mais vous remerciers infiniment de nous avoir adonné votre conférence. Ma sœur et moi, nous l'avons lue avec intérêt et vous en remercions pour votre choix des textes que renferme la petite brochure.

Mais souhaitons que vous pourriez vos travaux sur la langue basque et que, par votre contribution magistrale, le génie du pays où je suis né s'en trouve relevé...

Quant à moi, j'ai gagné lundi matin le collège de Limone ni je n'en ai été nommé. Je suis resté, en effet, durant tout le premier trimestre à attendre quelque chose, le professeure que je ne remplaçais au lycée de Bordeaux ayant été rapatrié d'un camp de prisonniers.

Pendant cette période incertaine de l'attente de l'été, j'ai beaucoup médité sur l'indigence universelle. Je ne suis ni pas encore parti, je crois, de mes opinions posthumes. Je suis anticapitaliste et autanarxiste. J'ai fait jadis une grande admiration et je tiens que toute ma œuvre est pénétée d'un souffle religieux d'une rare volonté.

En allemo, j'étais, au temps où  
les partis fleurissaient, inscrit à l'Union Socialiste  
Républicaine, soit: le groupement le plus rapproché  
du "juste milieu". Mes "camarades" étaient M.  
Lafage et M. Max Arnoufins, mon professeur  
de Science Sociale, actuellement Préfet régional de  
Marseille.

J'ai pour les idées de Marcel Deors et  
de Léval une sympathie vivante <sup>car j'ai</sup> mais j'ai  
trouvés être un partisan sincère de rapprochement  
Franco-Allemand. Je suis inscrit au groupe  
"Collaboration" auquel participe Mgr Baudilliant.  
C'est pour cela que l'an dernier au me désignait  
du droit, sur le bord de la faculté - notamment  
une certaine Hildebrandte Brunetière (parente de P. Blaufois)  
et professe "maître" qui, elle, me confie de faire  
simplement, ordene personnel à M. de Gaulle et  
sans doute à M. Staline !!

Je connais plusieurs prêtres: les uns  
sont anglophiles, les autres germanophiles. Un petit  
nombre seulement est débauché! Ses idées au contraire.  
Vous serez étonné de ce petit nombre, j'en suis convaincu.  
Vous serez plus fâché à cette opinion qu'à une  
aventureuse hypothèse.

Et sur cette idée de Philostrate, (au sens  
privatif du terme) je vous quitte, Mes Amis et  
Avec, en vous priant de croire à mon attachement  
et à ma reconnaissante affection.

Geryskanin.

Georges Larrère  
18 rue WURTZ  
Paris XIII<sup>e</sup>.

Paris, le 4 Avril 1947

Cher Monsieur et Ami,

Votre petit livre sur le pays Basque, entré dans ma bibliothèque, il y a un instant; le mauvais temps qui m'interdit de sortir cet après midi; le vendredi saint: il n'en fallait pas plus pour « précipiter » le désir que j'ai depuis longtemps de recommencer ma conversation avec vous, après un ent'acte de plus de cinq ans.

Étant devenu infiniment plus sérieux (du moins, je le crois) qu'au temps révolu de nos entretiens épistolaires - ne subissant plus l'influence de ma sœur, du fait de la distance qui me sépare d'elle - vous voudrez bien, Cher Monsieur Lafitte, me lire sans trop de ressentiment...

Relisant une de vos lettres si bien tournées et si érudites, une phrase m'a frappé: « Peu importe l'intelligence, peu importe la licence ou l'agrégation, peu importe qu'on soit le disciple de tel ou tel penseur, peu importe qu'on ait lu tel ou tel livre, peu importe la pétarade des textes solennels et des citations érudites: il reste... le problème de notre destinée à nous » etc...

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0  
Eh! bien, ma sœur, qui prétendait se  
passer de toute discipline est en train de "gâcher" sa  
vie, malgré son intelligence... Il y a deux ans, elle  
commença de fréquenter un espagnol, déjà marié dans  
son pays, chassé par le régime franquiste et professeur  
de mathématiques dans une faculté de Barcelone.

Il y a quelques mois, elle eût un enfant... Depuis,  
le père de cet enfant est mort, (il était beaucoup plus  
âgé que ma sœur) laissant celle-ci dans l'embaras...  
sans situation, car elle s'était installée avec lui  
à Falaise où il dirigeait les travaux de démolition...  
Voilà dans quelle situation elle se trouve. Elle a,  
comme on dit "mal tourné". Certes, elle compte  
bien "recommencer" son existence à peine ébauchée  
mais, en attendant, elle peut méditer sur cette pensée  
de Nietzsche qu'elle connaît bien: "Les conséquences de  
nos actions nous saisissent aux cheveux; il leur est  
indifférent que, dans l'intervalle, nous soyons devenus  
meilleurs."

Mais parlons plutôt de moi.

C'est même par là que j'aurais dû commencer.  
Je me suis marié en juin 42, <sup>à Paris</sup> étant professeur de  
philosophie au collège de Senmur-en-Auxois,  
charmante petite ville fortifiée de Côte d'Or.  
Pendant mes grandes vacances de cette année-là à  
Savigny (à 20 Kil. de Paris) chez mes beaux-parents,  
j'eus l'idée - étant dénué de ressources - de chercher

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0

du travail dans l'Enseignement libre de la capitale.  
La Providence (nul plus que moi ne peut y croire, car  
j'en ai eu - je crois - d'innombrables manifestations)  
voulut que l'une des principales institutions du  
quartier de l'Etoile manquât de professeur de  
philosophie pour les cours de vacances. Le directeur  
du Cours Richelieu (puisqu'il faut l'appeler par son nom)  
me demanda - après avoir assisté à plusieurs de mes  
cours et constaté l'affection que me portaient les  
élèves - de rester dans son établissement pendant  
l'année scolaire. Ma femme, née à Paris où elle  
a toujours vécu (je l'ai connue à Bordeaux où  
avec ses parents, elle vint lors de l'exode) fut  
enchantée de cette solution... Et c'est pour cela  
que, depuis bientôt cinq ans, je suis devenu  
parisien et que je suis toujours professeur au Cours  
Richelieu où je me plais énormément.

9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0

Nos débuts ont été néanmoins très durs :  
ma femme, habituée à un certain confort, dut  
supporter l'existence misérable d'une chambre d'hôtel  
non chauffée (il fait froid l'hiver, à Paris) pendant  
deux ans. Actuellement, nous vivons dans un  
joli petit appartement du 13<sup>e</sup> arrondissement,  
non loin du quartier latin - Ma femme est  
couturière et travaille de son mieux, avec courage,  
pour améliorer notre situation. (On est très mal payé dans  
l'Enseignement libre... mais on y est libre).

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40



27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0

Mais n'avons pas d'enfant. Je pense que vous  
me croirez si j'ajoute que je n'ai jamais rien fait pour  
n'en pas avoir. Peut être est ce un bienfait car notre  
santé n'est guère brillante. J'ai bien changé physiquement  
depuis l'époque lointaine, et si proche pourtant, où  
plusieurs parties de pelote basque n'arrivaient pas  
à m'enfler !

Je suis devenu parisien... mais un  
parisien qui se sent parfois déraciné, car j'ai la  
nostalgie du Sud-Ouest. Un psychanalyste serait  
à coup sûr étonné si je lui disais que, presque chaque  
nuit, je rêve à Bayonne, à Ustaritz... où je me vois  
professeur civil !!

Ainsi bien, pendant les grandes vacances  
prochaines, et malgré l'exiguïté de mes moyens financiers,  
j'espère fermement aller faire un tour au Séminaire  
et m'y recueillir comme jadis, lorsque je parais à  
vos yeux pour un "élève pieux"... pieux, mais assez  
stupide, ne comprenant rien à rien : je me juge  
sans fanion, je vous assure.

Peut être y aurai-je la joie de vous  
revoir à ce moment là, ne serait-ce que quelques  
instants. En tout cas, quand ce jour là sera venu,  
je fixerai dans ma pensée (ainsi que sur la  
pellucule) la colline sacrée de cette belle vallée  
de la Nive, que, faute d'expérience et de réflexion,  
je n'ai su apprécier autrefois.

Bien entendu, ma femme m'accompagnera.  
Je ne la quitte jamais. La tendresse que je lui porte  
est faite de sentiment (certes!) mais aussi de raison,  
car le barbeur est une chose difficile. Je l'ai bien  
compris: c'est un chef d'œuvre de vie, une aptitude...

Me voici donc sérieux, un peu  
durs, pédagogue. J'ai rédigé plusieurs ouvrages  
pédagogiques, notamment un fascicule intitulé:  
"Schémas de philosophie" où toutes les questions du  
programme sont traitées d'une manière originale,  
faite pour frapper la mémoire visuelle (la  
plus répandue) des candidats.

Je vois, si vous le voulez bien,  
recopier le schéma "Dieu". Bien entendu,  
je n'ai pas eu, quand j'ai fait ce fascicule  
(sans l'impulsion de mes élèves) <sup>l'intention</sup> de vouloir tout  
dire: en dire trop, tel était l'écueil que  
je devais éviter à tout prix car les élèves  
parisiens, peu travailleurs en général - sollicitations  
mondaines de toutes sortes - ne veulent apprendre  
que le minimum du programme.

C'est pourquoi vous allez sourire de  
ma prétention. Elle a donné de bons résultats,  
surtout à l'oral, où le candidat, plus ou moins  
décontenance, ne sait pas "classer" ses idées.

Mais voici ce schéma:

# DIEU

## Preuves métaphysiques.

- a) preuve ontologique (Dieu a toutes les perfections, l'existence en est une; donc Dieu existe) Saint Anselme.
- b) preuve par l'idée d'infini ou du parfait (Descartes)

## Preuves morales

- a) le DEVOIR (Kant)
- b) consentement universel -

## Preuves physiques

- a) ordre du monde (causes finales)
- b) mouvement (premier moteur)
- c) la vie -

## Attributs de Dieu

- 1) métaphysiques: Dieu, simple et un, immuable, éternel, personnel.
- 2) moraux: liberté et puissance, sagesse et intelligence, justice et bonté.

Dieu est le principe et le garant de toutes choses: il est le postulat de l'indigence universelle. Au fond de soi, l'homme trouve Dieu, unique et le vain de sa misère et de sa solitude.

## Le problème du mal

(exposé et critique de la thèse de Schopenhauer - Théorie optimiste de Leibniz)

## Le Dualisme

Le monde est éternel, comme Dieu. Dieu est architecte pas créateur du Cosmos. C'est le Demiurge d'Aristote.

## Le Panthéisme

Tout est Dieu. Dieu et le monde ne font qu'un. Le monde est en Dieu (Spinoza: In Deo vivimus, movemur et sumus: St Jean)

## Le Théisme

Dieu a créé l'univers et l'a organisé. Le théisme est un moyen terme entre dualisme et panthéisme. Selon Hamelin, il est le seul aboutissement acceptable d'une philosophie qui définit la pensée par la conscience -

C'est, évidemment, très simpliste, mais cela suffit pour le baccalauréat, je vous assure. Comme vous avez pu le remarquer, j'ai cité une phrase d'une de vos lettres : "Dieu est le postulat de l'indigence universelle." Il m'est arrivé de la donner à commenter. Si l'on y réfléchit bien, elle n'est peut-être pas (je vais vous surprendre) d'une orthodoxie très rigoureuse. En effet, l'on peut assimiler Dieu à un postulat mathématique... et vous voyez les conséquences infinies de cette petite phrase, de cet aphorisme si profond - Néanmoins, c'est vrai : Dieu est bien le postulat de l'indigence universelle... Et c'est un jour que, dans le train, loin de tant être cher (parents et fiancée alors) j'écrivis cette autre phrase, alors que je me sentais terriblement seul : "Au fond de soi, l'homme trouve Dieu, unique témoin de sa misère et de sa solitude."

Enfin, comme vous le voyez, mon "enseignement" (j'ai horreur des grands mots, ayant toujours mon complexe d'infériorité) philosophique cadre très bien avec la religion chrétienne et il serait loins

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0

d'être déplacé dans un petit séminaire.  
Je vous dis ces choses pour que vous soyez  
bien fixé sur ma position religieuse.  
Dernièrement, j'assistais à une mission  
dans de l'Eglise S<sup>te</sup> Anne, ma paroisse.  
Je pus y chanter les cantiques de mon  
enfance : "Vers toi divin père"; "France  
du Christ..." etc... et je m'aperçus, en toute  
sincérité, qu'au fond, j'étais resté toujours  
le même. Et je sortis, plus que réconforté,  
de cette belle Eglise où les chants avaient  
tout de même une autre allure que les  
chansons des meetings communistes. (Je  
m'empresse de vous dire que je ne les ai jamais  
fréquentés!) Je n'oublie pas non plus les  
lectures que nous faisait l'abbé... (je me  
souviens qu'il était gros et qu'il me fournissant  
des "jelotes" basque à 13 francs!) durant le  
mois de mai; il renouait de ces belles pages  
que celui que Dieu a touché revient tôt ou tard  
au bercail. Et c'est bien vrai, allez... à condition  
d'être "sincère" avec soi-même.

Mais mon papier  
s'achève : je ne veux pas vous imposer une autre  
"double-feuille"... Ce sera pour une autre fois.  
Ma femme s'unit à moi, Cher Monsieur et Ami,  
pour vous prier d'accepter nos sentiments affectueux,  
G. Labrière

Paris 16 Avril 1947.

Cher Monsieur l'Abbé,

J'ai reçu, avec  
quelle joie, le Bulletin de  
l'Association des Anciens Elèves, et,  
tout à l'heure, j'envoie mon  
adhésion en même temps que les  
cent francs (contribution modeste,  
il faut l'avouer).

J'ai "devoré" la  
brochure - dont, entre parenthèses,  
j'oublie de vous remercier - ce  
qui m'a frappé, c'est le nombre  
de mes camarades morts pendant  
la guerre 39-45 : Arzquy,  
Brunet, Tribarne, Laborde. Rogués,  
Lémons, Miranda etc...

J'ai lu les diverses  
allusions, notamment celle,  
fort ironique, de Monseigneur  
Mathieu. La dernière phrase  
de « Partir, c'est vivre un peu plus »  
retentit dans mon âme :

« Si confuse que soit la  
mêlée, il sait qu'il lui  
suffira de relever sa tête  
pour apercevoir là-bas, qui  
l'encourage de sa stabilité,  
l'image aimée du Petit  
Séminaire, car voici qu'au  
dessus d'un panorama de  
collines, plane toujours, d'un vol  
immobile, la navette d'argent. »

Enfin, la liste  
des "Membres de l'Association"  
me permet de retrouver presque  
tous mes anciens camarades  
ainsi que leur adresse :  
Cher Félix Danance, cher  
Jean Cozenave, je vais  
pouvoir vous écrire à présent...

Mais je m'arrête, car  
beaucoup de copies attendent  
d'être corrigées. (je ne battrais  
pas cette année encore,  
heureusement, le record de  
M. Vergez !)

A bientôt. Croyez,  
cher Monsieur Lafitte, à mes  
sentiments affectueux et  
reconnaisants,

Gerys Lorrain



Paris le 20 Avril 1947

Cher Monsieur Lafitte,

Je vous ai envoyé, hier, une carte postale, écrite dans le métro - entre la correction de deux devoirs - car je ne pensais pas que je disposerais d'un moment pour répondre à votre lettre si intéressante et pleine de philosophie... Quand j'ai du travail, je n'ai de cesse de l'accomplir : sans doute est-ce pareil de ma part puisque je veux au plus tôt me délivrer de toute besogne.

Certes, je ne corrige pas autant de copies que M<sup>2</sup> Vergès, (dont, entre parenthèses, j'ai un souvenir précis : quel homme ! rien ne lui échappait ; malgré ses lunettes, il voyait tout, mais sa bonté égalait la puissance de son attention) mais mon sort, sur ce point, n'est guère enviable... "Exploité" par l'École Universelle, j'ai corrigé en 1943 de 1.000 à 1.500 copies par mois (deux francs le soir, à l'époque), en dehors de mon travail normal dans les institutions libres. Cet argent, gagné à la sueur du stylo, servit à acquies des meubles et à régler nos dettes. Car nous sommes partis à zéro, nos familles respectives n'ayant pas voulu nous aider... Ah ! ces querelles de familles ! Cette puissance de l'argent : tout le monde en veut ! Voyez-vous, à ma sens, l'avarice est le vice le plus affreux... et je constate qu'il est fort répandu.

Je n'ose vous demander de m'écrire et de me parler du Petit Séminaire, mais si vous savez à quel point cela me réconforte...  
Voyez, Cher Monsieur et Ami, à ma très grande affection,  
G. Laroche

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0

Mais vous allez trouver que je sors un peu du sujet... Il est vrai que cette lettre n'est pas une "dissertation". Et puis, je vous avoue que vous écrire me fait beaucoup de bien... c'est pourquoi je me laisse aller; je sens dans mes doigts une rapidité inconnue. Voilà des années que j'étouffe... J'ai vérifié par moi-même que le plaisir est l'ennemi de la joie, du bonheur. Il sort de l'abus des plaisirs quelque chose d'amer: Lucrèce l'a noté dans le 1<sup>er</sup> livre de De natura rerum (j'explique aux candidats le 1<sup>er</sup> livre: matière à option jointe au système d'Epicure, si proche de la religion chrétienne par ses prémisses, ainsi que l'a noté Malebranche).

Je me souviens au moins, malgré mes erreurs ultérieures - il est difficile de lutter contre son tempérament, et l'Eglise le sait bien, elle, si psychologue - "d'avoir été pur", car, ainsi que je le lis dans le Bulletin des Anciens, j'ai vécu dans un Paradis impossible à perdre, "et au contact duquel" j'ai vécu "retrouver mes forces" au seuil de l'âge mûr.

Et, puisque je suis en veine de citations, laissez-moi terminer <sup>celles-ci</sup> par ce passage dont je vous livrerai l'auteur tout à l'heure: "Celui que Dieu a touché sera toujours un être à part; il est, quoi qu'il fasse, déplacé parmi les hommes, on le remarque à un signe. Pour lui les jeunes gens n'ont pas d'offres joyeuses, et les jeunes filles n'ont point de sourire. Depuis qu'il

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0

a vu Dieu, sa langue est embarrasée ; il ne sait plus parler des choses terrestres ?" C'est Renan qui a écrit ce beau morceau dans l'Avenir de la Science, au lendemain même de son départ de l'Eglise. [Vous savez aussi bien que moi que sa sœur Henriette influença son frère... décidément, les sœurs sont de bien mauvais anges.]

Ceci m'amène à vous parler un peu de la mienne. Vous me dites que son amour maternel se posera pour son fils tous les problèmes qu'elle avait écartés pour elle : vous ne pensez pas si bien dire. En effet, elle a fait baptiser son enfant quelques jours à peine après sa naissance, en plein accord avec le père, pourtant athée et révolutionnaire espagnol.

Mais j'en reviens à votre lettre qui aborde tant de questions que je me demande, lorsque vous écrivez : " pour un philosophe comme vous ", si ce n'est pas vous qui êtes précisément le philosophe et moi le disciple ! Vous êtes, en tout cas un merveilleux directeur de conscience, ce qui, à mes yeux, revient au même - tant pis si votre modestie bien connue en pâtit !

Oui, chez Monsieur Lafitte, les systèmes dont j'admirais naïvement (ma naïveté est aussi bien connue) l'architecture, sont d'une désolante "artificialité". En particulier, celui d'Alain. Alain est un styliste remarquable mais un démolisseur dangereux.

Je ne l'ai jamais conseillé à mes élèves car  
c'est un vin trop fort pour leur jeune constitution.  
Or, quand on est grisé, on ne raisonne plus, c'est  
connu. Bien sûr, ses idées sur Platon (éternel disciple)  
ou Auguste Comte sont extraordinairement originales,  
mais les candidats au baccalauréat ont autre chose  
à lire et à faire que du ~~richettantisme~~ .. car le  
programme est long.

Votre lettre parle beaucoup  
de l'empirisme. Ce qui m'amène (vous me  
fournirez toutes mes transitions aujourd'hui!) à vous  
parler un peu de mon enseignement. Il est  
"eclectique" comme il se doit. C'est même un  
eclectisme de mosaïque, dont Taine avait horreur.  
Tout pis. Taine lui aussi a mal fini : car le  
naturalisme qui veut faire renaitre conduit au  
féminisme intégral, c'est à dire à l'impéitence finale.

Mon enseignement est marqué au coin (excusez la  
métaphore banale : je n'ai pas été l'élève de  
M. Hivont-Vruty!) de la tradition chrétienne ~~la~~  
(le cours Richelieu est une institution laïque libre) la  
plus orthodoxe. Un de mes livres de chevet est  
"L'expérience religieuse" de W. James. (James était  
protestant, mais enfin chrétien et quel chrétien!) Vous  
savez que James est empiriste. L'auteur du "Pragma-  
tisme" panique les élèves d'un bout à l'autre de  
son œuvre maîtresse : ses exposés du féminisme  
(les âmes d'ailleurs) et de l'optimisme sont  
excellents. On se sent réconforté lorsqu'on lit  
cet ouvrage : sa preuve de l'existence de Dieu,  
quoique indirecte est irréfutable, selon moi.

Mon ancien professeur de philosophie générale, André Darbon, décédé en 1943, a rédigé en quelque sorte son testament philosophique publié depuis dans un ouvrage intitulé "Etudes Spinozistes" sous le titre: "Méditation Spinoziste". Sous-titre: La mort et les problèmes qu'elle soulève. Fait curieux, et qui semble prouver que le presentiment n'est pas toujours chose vaine: M. Darbon a rédigé ces pages quelques jours à peine avant sa mort.

Ces pages sont magnifiques. En voici des extraits:

« Acquérir le sens de la mort, c'est comprendre la grandeur de la mort, sa fonction purificatrice et son bienfait. L'instinct vital se révolte; mais il est mauvais juge, car c'est lui justement qui doit mourir, on a qui nous devons mourir... Que la mort soit un bienfait, il suffit pour s'en convaincre de concevoir ce que serait la vie humaine si elle se prolongeait à travers les siècles sans espoir de fin, et si, pendant cette vie illimitée, nous restions attachés à ce qui communément nous attache, c'est à dire l'erreur et le mensonge, la richesse et le rang social, les vanités mondaines, la volupté, l'amour de soi,

6

la volonté de dominer, et pour nous procurer ces faux biens la guerre impitoyable de tous contre tous. Cet attachement mérite quelque indulgence quand il est le fruit d'une jeunesse encore grisée par l'attrait trompeur de la vie. Chez des vieillards, ou plutôt chez des hommes qui auraient conservé leurs forces physiques au cours d'une longue suite de jours sans acquiescer la sagesse, il deviendrait sinistre. Et nous serions tentés de nous écrier: Ah, ah! cela n'a que trop duré! que tout cela finisse! Le bienfait de la mort, c'est au moins de mettre un terme à tout cela.

« Tout cela est heureusement périssable; et la mort nous avertit de rechercher un bien qui ne peut périr. Si même nous étions les maîtres de notre destinée, nous désirerions souhaiter la mort, la fermeture du rideau sur une mauvaise et cruelle tragédie.

« De gré ou de force, nous avons à faire le sacrifice. Le sacrifice pleinement volontaire nous donne seul le pouvoir d'entvisager la mort dans un esprit de sérénité et dans un sentiment amical. « Le sacrifice est dur »,

7

gémirent les hommes. Il ne s'agirait cependant que de renoncer à un mode d'existence qui nous inspire, si nous y réfléchissons sérieusement, le jugement le plus sévère et le plus pessimiste. Cette existence que nous avons la faiblesse d'aimer doit finir. Car elle porte la mort en elle-même. Elle consiste à tuer le prochain, à l'opprimer, à le dépouiller, à le piétiner, pour vivre nous-même triomphalement un instant de plus, jusqu'à ce qu'un plus fort ou les forces de la nature nous détruisent à notre tour.

Tout ce que nous aimons dans cette vie, d'un amour déraisonnable, porte le signe de la mort. Et si, sans le nom d'immortalité, nous souhaitons la continuation, au delà des limites de la vie terrestre, de ce mode d'existence qui porte le signe de la mort, nous en serons frustrés à bon droit.

« L'immortalité vraie ne peut être qu'un mode d'existence tout contraire, difficile à bien concevoir, mais dont l'amour du prochain, la pratique de la justice et la recherche sincère de la vérité nous donnent un avant-goût ou une première idée. Car, dans chacune de ces vertus, il y a oubli de soi et soumission à un ordre ou à une sagesse universelle, en laquelle

nous plaçons notre vrai bien, à laquelle nous  
cherchons à nous identifier, et qui seule est impérissable.

«La grandeur de la mort, c'est qu'elle met  
heureusement fin à la guerre de tous contre tous,  
et aux efforts des hommes pour se détruire; elle  
donne une suite logique à leurs entreprises de  
mort. La méditation de la mort nous invite à  
condamner ce mode d'existence qui se mine lui-même,  
à tourner notre pensée vers un mode d'existence tout  
contraire, et après avoir, comme l'enfant prodigue,  
couru l'aventure d'une vie personnelle, attachée à  
soi alors qu'elle n'a pas en elle-même de  
conditions de durée, et qui ne cherche à se  
maintenir qu'en luttant à mort contre d'autres  
existences personnelles et en les opprimant, à  
revenir joyeusement dans la maison du Père, où  
les âmes enfin accordées ne contemplant plus  
que la lumière de l'immortelle vérité et n'ont  
plus d'autre frémissement que celui que leur  
communiqué le flux commun de l'Amour, et  
qui seul demeurera éternellement.

« Mais en entrant dans cette demeure où règne la paix, interromp l'homme avec angoisse, conserverai-je au moins la mémoire de ma vie terrestre ? Ces événements heureux et malheureux qui en ont formé la trame, les émotions qui l'ont animée, laisseront-ils une trace dans mon souvenir ? en retrouverai-je le goût ? Ou bien, si tout le fond que j'ai tant aimé est aboli, si je deviens incapable de l'évoquer, d'en jouir et de le prolonger encore, quel lien rattachera donc ma vie éternelle à ma vie terrestre ? Ne perdrai-je pas jusqu'à la conscience de mon identité personnelle ? N'entrerais-je pas dans la maison céleste comme un nouveau personnage dans lequel je ne me reconnaitrais plus ? L'immortalité qui m'est promise ne me tente pas. C'est ma vie, la vie que j'ai vécue, que je voudrais ressusciter.

« Ainsi proteste le moi, parce qu'il est incorrigible, et ne consent à se convertir qu'en gardant sur la langue la saveur de son péché ! Il faut pourtant prendre la mort au sérieux : elle détruira beaucoup de choses. Et pourquoi ne détruirait-elle pas jusqu'à la mémoire de vos égarements, de vos désirs frivoles et de tous les mouvements violents qui tendent à détruire, portent



le signe de la mort. Comment osez-vous réclamer, si vous les avez condamnés, qu'ils survivent dans la mémoire? Une mémoire impure est-elle digne de l'éternité?

« Mais ces égarements, ces désirs frivoles, ces mouvements violents, c'était ma vie tout entière. Et si je les perds, je me perds tout entier. Je vais donc m'enfermer dans la nuit totale! »

« Voilà l'aveu, et voilà le malheur dans l'usage que vous avez fait de votre vie, que la mort purificatrice n'en puisse laisser que des cendres, parce qu'elle ne contenait rien qui eût la figure de l'éternité. Entre la vie éphémère et l'existence éternelle vous n'avez ménagé aucun passage; elles ne peuvent donc pas se rejoindre. Nous voudrions tous que notre être périssable et notre être éternel puissent se rejoindre et se reconnaître l'un dans l'autre. Mais cela ne se peut sans une commune mesure ou une parenté.

Et comme notre être éternel n'est pas fait à l'image de notre être périssable et ne se règle pas sur lui, essayons d'obtenir, au contraire, que notre vie périssable prélude à notre vie éternelle et qu'elle en porte quelque signe.

Un sentiment généreux, une pensée qui cherche à s'élever, le devoir et le sacrifice pieusement accomplis, les mouvements sincères de la volonté, ce sont des présages de l'éternité. Ils s'y acheminent, et déjà ils y touchent dans les instants les plus purs. Au lieu de périr, ils atteindront leur accomplissement, puisqu'ils préfigurent notre être éternel. Par eux, nous relierons notre histoire à ce qui demeure. Nous ne pouvons assurer des conditions de durée à notre vie éphémère qu'en faisant d'elle un apprentissage de la vie qui seule peut durer.

« Pourquoi, si cependant notre vie a commencé cet apprentissage, pourquoi n'en garderions-nous pas quelque conscience et quelque mémoire?

L'homme ne serait plus l'homme, il se perdrait dans l'immensité de Dieu, si après avoir trouvé en lui son repos et son lieu naturel, il oubliait qu'il en a d'abord été séparé et qu'il a gravi en hésitant la voie qui montait vers lui. Arrivé au port, on se souvient des dangers et des fatigues du voyage. Nous ne brûlons pas le manuscrit qui conserve, sans les corrections et les ratures, les formes imparfaites où la forme achevée s'est cherchée. L'œuvre donne du prix à ses ébauches et mérite qu'elles soient sauvées de la destruction.

Ces extraits, d'inspiration ~~un~~ spinoziste, ne vous blâmeront pas, j'espère. Est-ce erreur de ma part? J'ai toujours été attiré par la philosophie du hollandais et j'estime que son panthéisme peut s'accorder avec le christianisme. A mon sens, il lève les difficultés que pose le "créationisme": in Deo vivimus disait St Paul. En tout cas, Darwin s'exprime comme les théologiens quand il affirme qu'il faut s'unir à ce qui dure, aux valeurs éternelles, à la Vérité, au Bien, que la philosophie définit et a raison de définir par son caractère d'éternité. Ce n'est qu'en le faisant que nous pouvons penser avec Spinoza: sentimus experientique, nos aeternus esse.

Là surgit une singulière difficulté. Nous ne méritons la durée qu'en nous dépouillant de notre forme individuelle. Aussi, ce que la philosophie a le plus de peine à concevoir et à admettre, c'est bien l'immortalité personnelle. Si l'individu veut durer, il a tort; et s'il se dépouille de ce qui faisait son individualité, il renonce à l'immortalité personnelle -

Mais j'arrête mon bavardage qui, j'espère, vous aura un peu intéressé - et vous prie de croire, Cher Monsieur et Ami, à mes sentiments affectueux,  
G. Lanéry.

Paris 24 avril 1947.

Excusez  
l'enveloppe : je  
ne puis pas vous avoir  
dit que je fais 3 heures de  
français-philosophie aux  
"licenciants" de  
l'École de la  
marine mandante.

Cher Monsieur et Ami,

Je n'attends pas votre réponse à ma  
lettre de ces jours derniers avant de vous écrire de nouveau.  
C'est qu'en effet vous êtes mon confident philosophique  
et un peu mon réconfort moral. Et puis, beaucoup de  
problèmes m'assaillent sur lesquels vos lumières me  
sont et seront précieuses.

Voici l'un de ces problèmes (qu'à la  
vérité je ne voulais pas encore aborder, mais les  
circonstances font loi) je me souviens - "élève quelconque"  
de votre classe de 5<sup>e</sup> - que vous nous avez passionné avec  
les questions touchant le spiritisme. Depuis cette époque,  
j'ai pu me documenter sur la question mais sans  
aucune certitude, m'étant trouvé - comme toujours en pareil  
cas - devant des thèses contradictoires. Je vais fermement  
à la télépathie (ma mère a vu sa sœur au moment de  
sa mort : les sceptiques appellent cela "hallucination  
télépathique") et j'ai lu le célèbre ouvrage de Myers  
"Phantasms of the living" traduit inexactement par:  
"Les hallucinations télépathiques". J'ai lu également  
les 3 livres de C. Flammarion "Avant, pendant,  
après la mort" : l'auteur soutient une thèse singulière :  
il croit en l'immortalité de l'âme mais pas en Dieu.

Mais voici que ma sœur (récemment  
nommée professeur au collège de Dax - j'en remercie  
la providence) s'est lancée - malgré son scepticisme -

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
dans le spiritisme afin de tenter de communiquer  
avec l'homme qu'elle aimait. Les réponses ont  
été vagues et incertaines; néanmoins, le médium  
a donné des précisions troublantes. (à noter que  
ma sœur n'assistait pas à la séance; celle-ci s'est  
déroulée à Paris, mais des amis du défunt étaient  
présents).

20  
19  
18  
17  
Aujourd'hui, ma sœur m'envoie la  
copie d'une communication émanant d'un de nos  
meilleurs amis, étudiant de la faculté des lettres  
de Bordeaux, mort de phthisie galopante à  
Buchenwald le jour des Rameaux 1943.

16  
Voici quelques questions suivies des réponses:

15  
Question: C'est moi Georgette Larrère etc...

14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
Réponse: Merci de me fournir l'occasion d'entrer en contact  
avec vous. C'est la première fois que je peux le faire;  
personne n'a eu cette idée avant vous, bizarre Georgette,  
il fallait que ce soit vous... Pour la lettre (ma sœur  
lui avait écrit une lettre à Lorient en 1942,  
il était professeur, lui disant de "changer d'air"  
car elle avait appris que la gestapo le recherchait  
à Bordeaux) j'ai été idiot mais pas comme  
vous le croyez. Je savais mon courrier surveillé...  
j'ai été idiot en ce sens que je n'avais qu'à  
partir sans vous répondre, mais je pensais qu'il  
n'y avait rien à craindre parce que pas de  
preuves contre moi.

4  
Questions: Qui vous a dénoncé?

3  
2  
1  
0  
Réponse: Il me déplaît de répondre. Tout cela est si vain, si  
inutile...

Question : Croyez-vous en Dieu ?

Réponse : Oui.

Question : C'est une conversion ?

Réponse : Mais elle était déjà latente : vous savez que ce sujet m'a toujours énormément préoccupé.

Question : Avez-vous quelque chose à dire à Georges ?

Réponse : Je ne suis pas pour les messages de l'au delà -  
Maintenant, ce n'est avec vous que simple conversation.

Question : Que pensez-vous de Draüet ? (un de nos camarades un peu prétentieux)

Réponse : Hum ! Comme dirait à peu près Pascal « c'est un milieu entre le néant et un tout petit tout » !

Question : Regrettez-vous la vie ?

Réponse : J'ai fait mon temps. Comme tout le monde, j'ai regretté la vie au moment où je la perdais, et c'est tout. Ce n'est pas si terrible, vous savez. Une fois qu'on y est... il faut que ce soit en son temps.

Question : Vous n'avez pas changé ?

Réponse : Mais pourquoi voulez-vous que je change ?  
Je me trouve ainsi bien ainsi. C'est d'ailleurs ce qui fait actuellement mon malheur. (halte là ! je n'en dirai pas plus).

Au fond, cette conversation avec le soi-disant esprit de notre ami n'avance pas à grand chose. (cela prouve simplement, selon moi, que le médium entre en contact avec le subconscient de l'une des personnes présentes. Les esprits sont incapables de dire quelle vie ils mènent parce que les « communications d'Esprits » ne sont que d'esprits de ce monde-ci, incapables d'imaginer l'autre.

Toutefois, l'explication que je donne là est  
quand même simpliste. Le D<sup>r</sup> Béliard, très prudent,  
a consacré un ouvrage "Magnétisme et Spiritisme"  
à la question. Il raconte ce fait quand même assez  
inquiétant: faisant tourner un guérisseur, celui-ci  
affirma que l'esprit d'Henri IV était "présent".

Or, un jour, en plein été, Béliard s'amusa, en  
présence de quelques amis, à photographier le guérisseur.  
Stupéfaction: la plaque photographique enregistra,  
à la place, une silhouette représentant vaguement  
Henri IV! (La photo. figure dans son ouvrage).

Je serais curieux d'avoir votre opinion  
là-dessus. Pensez-vous vraiment que l'esprit d'un  
défunt puisse se manifester par le truchement  
d'une table ou d'un médium?

Bien entendu, le "grand public" (encore  
un mot qui ne veut rien dire) ne croit pas à tout  
ce qui dépasse l'empirisme quotidien. Il ne  
même le magnétisme (or, ma femme a vu un  
kyste disparaître après quelques séances magnétiques)  
et la télépathie, oubliant que dans une foule  
(collection de consciences décapitées) il y a télé-  
pathie constante, comme dans une classe animée.

Maxwell, dans "Les phénomènes  
psychiques", raconte une étrange manifestation  
spirite: l'esprit du grand oncle d'un bordelais  
(116 rue Malbec à Bordeaux) se manifestait à lui  
par l'entremise de sa domestique, une grosse  
fille des Landes ne sachant même pas lire.

J'ai pu faire une petite enquête personnelle, rue  
Malbec, et, effectivement, cette maison fut le  
théâtre d'événements extraordinaires.

Tous les ans, je lis des extraits des sermons de Conème - ceux du R<sup>o</sup> P. Panici m'ont été précieux, il y a deux ans, car il y était traité de l'abus du plaisir et de l'égoïsme en général.

Mes élèves possèdent tous un "carnet de citations", classés méthodiquement : chacun pêche les plus belles pensées qu'il rencontre au cours de ses lectures et je "diagnostique" si elles méritent d'être retenues : vous vous en doutez, j'ai une belle collection de pensées : de quoi en faire un in-octavo !

Vous vous souvenez que dans une correspondance antérieure, (1940-41) nous nous étions demandés si l'on peut prouver Dieu par la Raison. Chaque preuve, prise à part, bien entendu, n'est guère convaincante (en particulier la preuve ontologique) mais, réunies en un faisceau elles ont une force impressionnante et c'est ce que je m'efforce de prouver à mes élèves, car il y en a parmi eux - notamment des jeunes filles - qui paraissent sceptiques. (à cet âge la surtout Dieu apparaît, à tort, comme un gêneur) - C'est, au fond ce que vous me dites : le donné révélé n'est pas un système élaboré, mais une collection d'éléments à introduire dans une synthèse toujours en marche. Cette phrase est la meilleure démonstration.

Les athées ont beau jeu dans leur destruction des preuves classiques. J'ai compris leur méthode : il s'agit de mettre ces preuves sans forme de syllogismes, puis de dire (avec Stuart Mill) que le syllogisme n'avance à rien. Il faut, au contraire, éviter le syllogisme. Considérons, à titre

Comme ma carte postale vous le dit, il est sûr que j'irai à Ustaitz cet été, vraisemblablement entre le 20 juillet et le 10 août. (Le cours de vacances commence le 17 août) Je "descendrai" à Bayonne chez des amis et j'irai vous voir à tandem.

d'exemple, l'argument ontologique exposé dans le célèbre quatrain de l'athée Sully Prudhomme :

Majeure : Dieu a toutes les perfections.

Mineure : L'existence est une perfection.

Donc, l'existence est en Dieu.

Il est aisé de montrer que la majeure contient une pétition de principe, que la <sup>mineure</sup> majeure renferme une inexactitude. (L'existence n'est pas une perfection car il est clair qu'elle est le support des perfections). Quant à la conclusion, elle nous en apprend moins que la majeure : elle nous dit que Dieu existe alors que la majeure affirmait qu'il possédait toutes les perfections. Sans oublier la classique objection de la critique de la raison pure.

Lorsque j'expose cette preuve je demande aux élèves de se méfier de la logique. Car enfin des gens comme St Anselme, Descartes et Leibniz - sans oublier Spinoza - n'ont pas tenu compte des sophismes apparents que cet argument paraît contenir. Cet argument est plus qu'érisant à mes yeux.

Mais je m'arrête car je crains d'abuser vraiment. Vous devez sans doute connaître le Manuel de Cuvillier qui utilise les lycéens français depuis près de vingt ans. Cuvillier ne conclut pas sur Dieu, laissant l'esprit incertain... Cuvillier fut un athée jusqu'à ces dernières années. (la lecture de son copieux Manuel le prouve) Or, un de ses élèves actuels à qui je donne des leçons particulières (il est à Louis Le Grand) m'a affirmé qu'il s'est converti et assiste à la messe. Cette conversion ne serait pas brusque, mais progressive, méthodique, rationnelle. Voilà <sup>un fait</sup> qui en surprendra beaucoup. J'ai été le collègue éphémère (pendant un cours de vacances) de M. Cuvillier... Si j'avais su, je lui aurais demandé des précisions sur son changement d'attitude.



Paris 1<sup>er</sup> Mai 1947.

Cher Monsieur et Ami,

Merci de m'avoir répondu si vite : votre lettre a introduit un peu d'ordre dans mes idées. Vos réflexions sur Spinoza et votre mise au point catégorique m'ont passionné. Je suis de votre avis : ramener le monde à Dieu ou Dieu au monde, c'est enterrer Dieu dans le monde. Mais... aux yeux du vulgaire ou du sens commun seulement. Écoutons Spinoza : "Je profère sur Dieu et sur la nature une opinion bien différente de celle que les chrétiens modernes ont coutume de soutenir. Je prétends que Dieu n'est pas la cause extérieure, mais la cause immanente de toutes choses. C'est à dire, je prétends avec Saint Paul que toutes choses vivent et se meuvent en Dieu... Mais lorsque quelques-uns déclarent que le "Traité théologico-politique" vise à démontrer que Dieu et la nature sont une seule et même chose, en entendant alors par nature une forme et une matière corporelles, ils sont absolument dans l'erreur."

Certes, le panthéisme refuse d'admettre la transcendance de Dieu par rapport au monde : c'est sur ce point qu'il se sépare du créationisme. Comme vous le dites avec autorité, le panthéisme ou plutôt son fondateur est trop "logicien" : son amour intellectuel de l'unité l'a conduit à la simplicité de cet "axiome éternel" qui se prononce au sommet des choses. Ep. 73.

Trop simplifier nuit. Lorsque j'expose à mes élèves la théorie intellectualiste de la volonté, je les mets en garde contre une confusion possible entre "voluntas" et "intellectus" (voluntas sequitur intellectus) tout en leur montrant la "part de vérité" du système au nom duquel Socrate énonçait : "Nul n'est méchant volontairement". Spinoza sentait avec Socrate que "le bonheur n'est pas la récompense de la vertu, c'est la vertu elle-même" : pensée admirable, critiquée par Kant, vantée par Alain (signant E. Chartier alors) mais évidemment pas chrétienne, non plus.

En philosophie, on rencontre, à chaque pas, ce besoin d'unité, de simplification : il est vrai que si les savants n'étaient pas partis avec l'idée - fautive - que la nature fait les choses simplement, ils n'auraient peut-être pas eu le courage de faire la Science. (encore le pragmatisme !)

On reproche à Spinoza (revenons à nos moutons : c'était un homme doux etc...) de n'avoir fait aucune différence entre raison et cause : le rapport de causalité n'est pas pour lui un rapport dans le temps, où la cause précède et où l'effet suit, mais un

rapport éternel et primitif. Le rapport entre les "choses fixes et éternelles" et les phénomènes individuels ne signifie pas que les premières ont commencé par exister et que les autres sont nées, ensuite comme effets. D'après Spinoza, le rapport de temps disparaît pour la connaissance vraie.

Un jour, M. Daudin (professeur d'histoire de la philosophie) nous disait qu'il y avait dans le cartésianisme ~~un~~ un panthéisme virtuel, et, plus précisément dans ces mots de Descartes : "Causa aequat effectum", et Darbon ajoutait que, selon l'auteur des Méditations, il devait y avoir autant de "matière première" dans la cause que dans l'effet... ce qui est presque le panthéisme, avouons-le.

Pour moi, je ne suis pas scandalisé par cette proposition, savoir : le monde est aussi éternel que Dieu, en Dieu. Voici pourquoi : je souscrivis à la thèse immatérialiste de Berkeley. Monsieur A. Léon - mon professeur au lycée de Bayonne - à qui j'adressai une objection classique contre le Dieu créateur, me dit qu'il réfutait cette objection en se plaçant au point de vue de l'idéalisme. Or, M. Léon (juif converti) était un excellent catholique, un penseur aussi remarquable que mauvais pédagogue.

En 1938, j'ai fait à la Faculté des Lettres un exposé sur Berkeley. Je n'ai nulle envie de vous en imposer une analyse car vous connaissez sûrement le dialogue d'Hylas et de Philonous aussi bien que moi. Pour Berkeley, comme pour Spinoza, le monde existe en Dieu : car le monde sensible existe. Or, il ne peut exister que dans l'esprit, mais ce n'est évidemment pas dans mon esprit individuel, ni dans les autres esprits individuels (pour Durkheim, ce serait dans la Conscience collective) Il existe donc dans un esprit universel, infini, éternel : Dieu.

À présent, vous devez vous faire une nette idée de mon "Système" : le panthéisme immatérialiste. Vous lui reprochez, avec raison, je le crains, son absolue gratuité. Je sais que le monde des philosophes est un monde dépourvu de toute signification humaine. Or, c'est de l'humain qu'il nous faut. Avec Berkeley je répète volontiers : "Je suis d'avis que les choses réelles, ce sont les choses mêmes que je vois et que je touche et que je perçois par mes sens. Celles-là, je les connais et trouvant qu'elles répondent à toutes les nécessités et à tous les besoins de la vie, je n'ai aucune raison pour m'inquiéter de je ne sais quels êtres inconnus. Un morceau de pain sensible, par exemple, ferait plus de bien à mon estomac que dix mille fois autant de pain non sensible, non intelligible, mais réel dont vous ne parlez." >>

Par là, Berkeley ramène la philosophie à l'expérience humaine (à une discipline de l'humanité dont les idées directrices n'ont rien d'expérimental) et la protège par avance de la critique de la science. Je crois, d'ailleurs, que la science contemporaine tend à prouver indirectement la négation de la matière. Le prince de Broglie écrit dans l'Avenir de la Science que plus on prospecte l'infinitement petit, plus celui-ci se dérobe et... à la limite on est conduit à se demander si la matière n'est pas un "fantôme créé par l'esprit" (Taine) et si le monde et les espaces qui tourmentaient Pascal ne sont pas une immense aurore boréale "dont le centre est partout, la circonférence nulle part."

Hélas! l'idéalisme risque d'aboutir, je le sais, au pessimisme, comme le naturalisme et l'agnosticisme. Mais si j'en accepte les prémisses, je refuse d'adhérer à une conclusion contraire à mon tempérament foncièrement optimiste, malgré mon "sérieux" et ma "froideur". Vous savez, cependant, que l'Optimisme philosophique ou religieux (l'un ne va pas sans l'autre) ne doit pas être confondu avec l'optimisme béat des chansons à boire: optimisme tout relatif et trompeur puisque, selon Verlaine, l'endroit où l'on se "divertit" et où l'on boit "fait semblant d'être gai." Quelle profonde vérité! C'est aux époques dites "heureuses" que la désespérance apparaît le plus normale: "A tout prix, autour de nous, les farces cherchent le plaisir; il y a peu de temps encore, il coulait à flots penés, et pourtant jamais le bonheur n'avait été plus rare, jamais acte de désespoir n'avait paru chose plus normale et plus facile à comprendre." R.D.P. Panici (Sermon de Carême 1944 à Notre Dame).

La seconde partie de votre lettre touche à l'âme dans ses rapports avec le corps: question délicate et qui fut, selon Hamelin, le "saltus mortalitatis" de Descartes. Dans "Matière et mémoire", Bergson a réfuté l'épiphénoménisme. Il a montré que le cerveau est l'organe, le support organique de la pensée. Il y a différence de nature entre la matière et l'esprit: celui-ci n'est nullement une efflorescence du cerveau. En effet, le moral influe grandement sur le physique (j'en sais quelque chose): cette seule constatation suffit, ce semble, à réfuter la thèse de la conscience épiphénomène.

D'autre part, Bergson distingue "mémoire-habitude" et "mémoire-souvenir". La première, purement animale, mais indispensable en ce monde, doit disparaître avec l'anciennement du corps. La mémoire-souvenir (mémoire vraie) persiste après cet anciennement. C'est ce que le génie de Spinoza avait à demi prévu dans la 5<sup>e</sup> partie de l'Ethique:

4  
« L'âme humaine ne peut entièrement périr avec le corps. Il reste quelque chose d'elle, quelque chose d'éternel. L'âme humaine peut être d'une nature telle que ce qui périt d'elle avec le corps ne soit d'aucun prix en comparaison de ce qui continue d'exister après la mort etc... » Ici où je ne suis plus d'accord avec Spinoza, c'est quand il affirme plus loin que « la mémoire n'existe dans l'âme qu'autant que le corps existe », car, en excluant la mémoire de toute participation à la vie future, on détruit la condition même de l'immortalité personnelle. Que m'importe l'immortalité si je n'en sais rien ? Seul Renan se réjouit à cette pensée, gravée sur son monument à Tréguier (c'est un brave garde républicain, qui, en 1923 assistait à la commémoration du centenaire par Raymond Poincaré - me l'a dit !) : « L'Être, dont nous avons été l'efflorescence fanagère, a toujours existé, existera toujours ».

La fin de votre lettre pose un grave problème, en effet : « Le corps n'est-il qu'un accident, qu'un accessoire de la personnalité humaine ? » Cette question ne m'émeut guère, puisque, fidèle à mon point de vue immatérialiste, je crois que le corps n'est que la doublure apparente de l'âme. Les psychologues n'arrivent-ils pas à « jauger » la valeur d'un individu en observant le visage, ce miroir de l'âme...

... C'est aujourd'hui le 1<sup>er</sup> Mai. Mes élèves en leçons particulières n'ayant pu venir, faute de transports, j'en ai profité pour vous écrire. Les ouvriers, qui fessent à leurs droits, en oubliant leurs devoirs, (nos gouvernants actuels ne font-ils pas assez de démagogie pour cela ?) se réunissent place de la Concorde (par antiphrase). M. Thorez pourra prêcher devant la foule, collection de consciences décapitées. Vous ne pouvez imaginer l'atmosphère de Paris en ce moment... Depuis plusieurs jours, on fait queue devant les boulangeries : deux heures d'attente pour obtenir sa ration. Aucune solidarité. Paris est une ville peu agréable pour quelqu'un du midi, et je me demande parfois si ce n'est pas cette « froideur » qui m'a communiqué, par contagion, une certaine nostalgie. Mais, je vous l'ai dit, mon Optimisme, fondé en raison, me soutient. Enfin, la reprise de contact avec le séminaire (et surtout avec vous) a contribué à me rendre la gaieté, divine enfance du cœur. Mais vous allez sourire, car je me souviens que vous étiez terriblement ironique.

A présent, j'attends vos observations. La prochaine fois, je vous parlerai de l'existentialisme tant à la mode et de son représentant : Sartre, qui a volé sa doctrine à Heidegger.

Croyez, cher Monsieur et Ami, à mes sentiments affectueux,  
Gery Larry

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0  
"Les dieux vieillissent et meurent, et de  
nouveaux ne sont pas encore nés" disait  
Dürkheim en 1912. D'autre part, Parodi  
était "en quête", en 1938, d'une "philosophie  
nouvelle". Sartre a répondu : "En voici une"  
oubliant de préciser qu'il n'en était nullement  
le fondateur mais plutôt le foyeur.  
Car je songe à un homme comme  
Kierkegaard...

D'aucuns considèrent Sartre  
comme un mystificateur, un nouveau  
Picasso de la philosophie, capable d'ailleurs,  
comme le peintre espagnol, de "commettre"  
des chefs-d'œuvres... ou presque (l'imaginaire)  
Comme Kant, il a voulu marquer l'époque  
avec l'Être et le néant parfois aussi  
obscur que la Critique, mais de moindre  
envergure.

⋮  
Récemment, ma  
sœur m'écrivait que l'existentialisme est  
une "femisterie". C'est qu'il exige que  
l'homme soit un surhomme. Sartre oublie  
le tempérament, le milieu social, nos  
immuables habitudes... C'est ce que lui  
reproche M. Cuillier, fort épris de sociologie,  
mais devenu catholique pratiquant comme  
je vous l'ai dit dans une de mes premières  
lettres. Je sais, par expérience (et vous aussi  
qui êtes directeur de consciences) qu'il est  
très dur de lutter contre son tempérament.  
Avant mon mariage, j'ai subi les violents  
anants de la chair et ne les ai que  
trop souvent satisfaits. Le prêtre à qui  
je m'en confessais la veille de mon  
mariage me disait qu'il comprenait fort bien.

En fait, Sartre a une mentalité très élastique : il excuse tout, même le pire. A le voir, on ne peut que se demander (tant sa laideur est repoussante) s'il n'incarne pas le diable lui-même ! Comme Schopenhauer, Sartre est un révolté, un aigri... qui surverrait tout son talent pour changer son visage qui tient davantage du batracien que de l'humain. S'il est vrai que le visage est le miroir de l'âme, vous voyez quelles déductions on peut faire...

Mais redevenons sérieux et... plus charitables. Dans une récente étude sur l'Être et le Néant, M. Lucien Fabre réfute adroitement l'existentialisme ni il ne voit, lui aussi, que "ferristerie" et jeu de mots. Je recopie le passage que je vois être le plus important, le plus convaincant :

« L'essence précède (donc) l'existence. Et ceci est indiscutable. Lorsque les existentialistes nous disent : chez l'homme l'existence précède l'essence, ils jouent sur les mots ; ils voudraient dire que l'homme est en perpétuel changement, qu'il ne peut jamais considérer l'être qu'il est comme invariable, son essence comme définitive, jusqu'à sa mort. Essayons, pour représenter cette essence d'une figure géométrique qui variera avec elle dans le temps. Prenons la plus simple, par exemple un carré inscrit dans une circonférence pour correspondre à l'essence de l'homme quand elle est la plus simple : quand elle est celle du nouveau-né, celle de l'enfant. Dans ce sens, cette essence - témoin qui est celle d'un carré - se compliquera avec ce qu'elle représente.

Supposons qu'elle s'enrichisse<sup>4</sup>, qu'elle prolifère, qu'elle éclate comme une graine qui germe : imaginons pour cela que chaque côté du carré se brise en son milieu ; les demi-côtés ainsi formés s'allongent par une lente évolution et ce milieu où ils se touchent tendant vers la circonférence, on aboutira au bout d'un an, par exemple, à un polygone de huit côtés inscrit : l'essence sera devenue celle d'un octogone ; au bout de la 2<sup>e</sup> année, par la même loi de transformation, l'essence sera celle d'un polygone de seize côtés ; de 32 au bout de 3 ans ; et si l'enfant, devenu homme, meurt à quatre-vingts ans, le polygone qui représente sa croissante complexité aura plusieurs millions de côtés et sera pratiquement confondu avec la circonférence qui leur est circonscrite : son essence sera celle d'une circonférence. Mais notre carré du début a eu beau devenir circonférence, en proliférant suivant sa définition et ses possibilités de polygone régulier, il n'a changé d'essence que par un abus de langage : car, si nous avions dit dès le début, il a l'essence d'un polygone régulier, ce qui est plus général que de dire : il a l'essence d'un carré, nous n'aurions pu après sa 80<sup>e</sup> transformation que répéter la même chose. De même, l'homme qui, à 20 ans, a l'essence d'un mystique peut avoir à 80 ans celle d'un athée, il n'a jamais que l'essence de l'homme : il n'a jamais autre chose en effet qu'une des possibilités bien connues que possède l'homme et qui entre dans l'essence de l'homme, dans la nature humaine. C'est pourquoi nier la nature humaine, qui se définit l'essence de l'homme, c'est commettre un enfantillage ou un jeu de mots. »

Revue de Paris (avril 1947)  
- page 93.

Je vous disais, dans ma dernière lettre, que le positivisme, l'idéalisme etc... semblaient dans le pessimisme (cet autre mot en "isme") Il en va de même pour l'existentialisme sartrien. Il est certain qu'une assertion de ce genre : " Tout être naît sans raison, se prolonge par faiblesse, meurt par rencontre " n'est point faite pour engendrer un lyrisme débordant. L'existentialiste, comme l'exilé de Lamennais, est irrévocablement seul. Il peut répéter cette fin d'un sonnet que j'écrivis en 1.938 dans un mauvais jour :

« Tout seul rentré chez moi, que reste-t-il de vrai  
 Sinon ce désarroi dans lequel je mourrai,  
 Car il est trop certain que je suis seul au monde »

Mais à l'existentialiste chrétien Dieu apportera cependant une réponse car la communion intime entre l'être et la présence divine n'est jamais refusée à qui la veut d'amour. Chez Sartre, pas de Dieu : solitude complète. Mais la solitude absolue est elle seulement autre chose qu'un concept ? Est-elle même un concept ? Est-elle seulement pensable ? (Non, répondrait Bergson pour qui l'idée du néant est une pseudo-idée).

Au fond, et je terminerai là dessus, l'existentialisme a montré l'importance relative des notions d'essence et d'existence. Apporte-t-il quelque chose de nouveau ? C'est douteux.



St Lucien Fabre termine ainsi  
son étude (ce sera aussi ma conclusion):

« Je m'en tiendrai à ces mots de l'admirable  
madame de Rocquadaur, que j'ai rapportés  
fidèlement dans On vous interrogera sur l'Amour:  
« Il ne faut pas fier pour avoir davantage dans  
la hiérarchie des Biens mais pour être davantage  
dans la hiérarchie du Bien ».

Le Bien, les Biens! Je ne connais pas  
de meilleur critère de l'essence et de l'existence,  
de l'être et de l'avoir. »

Croyez, Cher Musicien et Ami,  
à mes sentiments affectueux,  
Starré

G Larrère  
18 rue Wurtz  
Paris 13<sup>e</sup>

Paris 22 Mai 1947

Cher Monsieur et Ami,

Je m'excuse de n'avoir pu répondre plus tôt à votre longue lettre qui "met au point" les questions sur lesquelles nous nous sommes penchés depuis bientôt deux mois. Aussi bien, je me sens un peu à court d'idées sur ce point: vos lettres m'ont prouvé clairement que le panthéisme et le christianisme ne saurient être confondus. D'ailleurs, certaines lettres de Spinoza se montrent très sévères à l'égard du catholicisme. Mais, de même qu'A. Comte, en attaquant l'état métaphysique, ne paraissait que son aspect le plus ridicule et le plus puéril, de même, Spinoza attaque certains chrétiens (les brebis gâleuses) mais sa critique ne saurait atteindre l'essence de la religion chrétienne.

On ne doit pas - c'est un lieu commun de le rappeler - juger les institutions à travers leurs représentants. C'est ainsi qu'un jour, faisant des achats aux Dames de France de Bordeaux, j'eus la surprise de me trouver face à face avec l'ex. abbé Ordonnés qui connaît mon père quand ce dernier habitait Combo. Décidément, ce "monsieur" avait l'âme d'un Surveillant, ou comme aurait dit M. A. Le'm, d'un "ex-pion"!

Seuls, les esprits faibles ou les chrétiens timides se laissent influencer par cette minorité de prêtres "Jéfroqués", d'où la Religion sort grandie, ayant fait son épuration.

Je me félicite de vous voir admettre, en principe, mon "immatérialisme". La thèse de Berkeley, qui me paraît si lumineuse (la matière ébranlée entre Dieu et nous) est celle que mes élèves comprennent le moins vite et le moins bien. L'exposé des "qualités secondes" de Descartes et l'analyse de la perception extérieure n'arrivent pas à les convaincre totalement, et je suis contraint d'admettre un "idéisme mitigé", comme vous dites.

27  
26  
25  
24  
23  
22  
21  
20  
19  
Cette attitude immatérialiste, en amenant la  
transcendance divine, permet de réfuter aisément les classiques  
"preuves" de l'existence d'un Dieu créateur. En effet, Sébastien  
Faure, dont vous devez connaître les piètres arguments, a beau jeu  
de dire : "Dieu est un pur esprit ; or la matière existe. Comment  
le pur esprit a-t-il pu déterminer l'univers ?" Ou bien : Dieu-  
Cause est éternel ; l'univers l'est aussi - puisqu'à une cause  
éternelle doit succéder un effet éternel - Or, si l'univers est  
éternel, c'est qu'il n'a pas été créé." Vous devez sourire. Et  
pourquoi ? Sébastien Faure a pu, avec ses sophismes (et non ses  
paralogismes, je distingue) convaincre beaucoup de personnes lors  
de ses conférences, en donnant l'illusion d'utiliser une logique  
inflexible. Il a pu "péripiter" dans l'incrédulité beaucoup d'âmes  
chancelantes, non initiées à la logique de Port Royal.

18  
17  
16  
15  
14  
13  
12  
11  
10  
9  
Une phrase de votre lettre retient surtout mon  
attention : "le problème des rapports de l'âme et du corps permet  
à beaucoup de concevoir un esprit qui déborde la matière et de  
transposer cette vue aux rapports de Dieu et du monde." Plus je  
réfléchis à la vie humaine, à la douleur, au plaisir, plus j'arrive  
(indépendamment du donné révélé que j'admets) à me persuader, non  
pas au terme des laborieux chemins de l'analyse, mais dans un éclair  
d'intuition, que si Dieu n'existait pas, le néant seul "serait".  
Il m'arrivait, il y a quelques années, de me réveiller doucement au  
milieu de la nuit et d'éprouver une sorte d'angoisse métaphysique,  
(qui n'était nullement d'origine cinesthésique) et de "sentir", mieux  
d'être "certain" de l'existence de Dieu. Mon esprit, fort lucide, avait  
conscience de résoudre, à ce moment là, tous les problèmes qui se posaient  
à moi à l'état de veille. Était-ce la grâce ? Peut-être. En tout cas,  
j'ai toujours eu l'impression que la Providence me protégeait, parce  
que je n'avais jamais, malgré toutes les vicissitudes et tous les  
anxieux du "divestissement", ~~je~~ douté d'elle.

8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1  
0  
La fin de votre lettre m'a fait  
beaucoup de plaisir parce que vous me mettez un peu au courant  
de vos activités considérables : 25 ouvrages sur la langue basque,  
c'est un chiffre ! De quoi remplir les vides de ma bibliothèque !  
Je lis tous les ans à mes élèves le petit livre que vous m'avez  
envoyé en 1941 : je fais de la "réclame" pour le basque..  
Mais c'est surtout quand vous me dites que je ne cesse d'appartenir  
à la famille du Séminaire (Seminare semen suum) que ma  
joie est parfaite. Mon bonheur sera complet, en juillet prochain lorsque  
je repasserai la colline sacrée et ferai visiter à ma femme l'endroit  
qui berça mon enfance. Le papier finit. Il est tard. Je  
tâcherai d'aborder la prochaine fois, un autre problème...

Croyez, cher Monsieur et Ami, à ma sympathie profonde  
et à mes sentiments affectueux et reconnaissants, G. Larrey

G. Larrère  
18 rue Wurtz  
Paris 13<sup>e</sup>

Ce 7 juillet 1947.

Cher Monsieur et Ami,

Me voici en vacances : l'oral a commencé pour 9 de mes élèves (seulement) sur 17 présentés à l'écrit. Ce qui a "coulé" la plupart des recalés c'est le sujet concernant le "progrès moral". Les candidats deviennent de plus en plus paresseux (j'en parle en connaissance de cause!) C'est pourquoi ils se jettent sur les sujets dits "généralistes", n'ayant pas eu le courage d'approfondir leur programme.

Cette notion du progrès moral - à l'ordre du jour : de la guerre atomique aux fours crématoires, sans oublier le Recteur Roussy - est un argument du pessimisme classique. Le progrès moral et le progrès en bonheur sont loin d'être évidents : quand on les affirme, c'est soit par analogie avec le progrès en puissance, soit par acte de foi ; mais ils sont invérifiables. Nous n'avons aucun moyen de savoir si nous sommes meilleurs que les Grecs du temps de Socrate, et si nous sommes plus heureux. Toute déclaration de ce genre est dépourvue de valeur scientifique : objet de joute oratoire, non de constatation.

Au fond, le pessimiste (étant chrétien, je suis optimiste par définition) n'a pas plus le droit de nier le progrès que l'optimiste de l'affirmer.

Il est tout de même incontestable que le christianisme a accusé le progrès moral de l'humanité : c'est banalité de le répéter.

Dans huit jours, nous partirons pour Bayonne où nous "descendrons" chez un grand ami, place de la Liberté.

Mon "pèlerinage" à Ustaritz  
s'effectuera vers le 20 : nous y passerons la  
journée. Je vous rejoindrai, j'espère, soit à  
Ustaritz, soit à Bayonne, au bureau du journal  
que vous dirigez.

J'ai hâte de revoir le Sud-Ouest  
à la fin.

Finis, pour l'instant, nos  
entretiens philosophiques : c'est le temps des  
vacances, même et surtout pour l'esprit.

Il est vrai que pour des intellectuels, comme  
nous, le repos consiste à changer d'occupa-  
tion. Je me repose d'un livre en lisant  
un autre. (J'ai horreur des romans, surtout  
modernes)

Avant de vous revoir, je  
veux vous dire combien vos lettres m'ont  
réconforté...

A bientôt. Croyez, cher  
Monsieur Lafitte, à ma respectueuse affection,

Georges Larritz

Georges Larrère  
18 Rue Wurtz  
Paris XIII<sup>e</sup>.

« Tradidit mundum hominum disputatim »

Paris, le 18 décembre 51.

Cher Monsieur et Ami,

A la fin de cette année qui m'a donné la joie de vous revoir, au cœur même du Petit Séminaire, je viens à vous quelques instants... Il y a huit jours, au pied de la grotte, cette "cave de flammes" - comme la nomme Huysmans - je priais la Sainte Vierge de faire de moi le chrétien authentique d'autrefois... Et je suis revenu de Lourdes décidé à obéir strictement à l'Eglise au lieu de mener l'existence d'un protestant pur et simple. On a tendance à ne mettre l'accent que sur les guérisons spectaculaires; or, la guérison de l'âme me paraît autrement intéressante et probante... Il est si difficile de se déprendre du vieil homme, fatras de routines et de préjugés - ces routines intellectuelles - qui nous font ressembler à ce que W. James appelait des "paquets d'habitudes ambulants". Je suis donc revenu tout à fait à Dieu, dont je sentais tout le travail en moi-même et n'aspire qu'à ramener d'autres âmes à la Sainte Eglise.

Jamais l'enseignement religieux que prodigue le Séminaire n'aura été aussi présent qu'en ce moment. Et si je suis redevenu le catholique fervent que j'avais cessé d'être - au lendemain de l'adolescence - n'est-ce pas parce que, même sans grande foi, je continuais à prier chaque jour selon le conseil des nobles et si réconfortantes lectures que vous faisiez, en moi, M<sup>r</sup> l'abbé Bisquet?

P.S. Je vous avais dit que je vous surverrais ma méditation sur la mort de mon ancien professeur Darbon. Or, je me suis vu en avoir parlé abondamment en 1946, dans mes lettres.

Cette dette de reconnaissance, j'ai l'impression de l'acquitter en vous faisant part de la révolution intime dont je viens d'être l'objet...

J'ai toujours remarqué que la Providence se manifeste lorsque le moral est si atteint que l'idée du suicide perfidement s'installe en nous, en nous révélant la vanité des choses et le néant des phénomènes. Cette désespérance n'a pas abouti, grâce à Dieu, notamment lorsque ma femme m'a quitté, il y a quelques mois... me laissant seul chez moi. Vulnérable par tempérament, j'ai éprouvé la profondeur de cette pensée qui me vint un soir, tandis que je quittais ma famille pour rejoindre un poste éloigné, en plein hiver: "Au fond de soi, l'homme trouve Dieu, unique témoin de sa misère et de sa solitude..."

Toujours en cure de longue maladie jusqu'en juillet - mais à l'abri des soucis matériels - je travaille beaucoup et surtout la graphologie, qui m'apporte de grandes satisfactions intellectuelles, aide par les magistrales capacités de mon ami, le Père Smachtens, de la paroisse de Montrouge, directeur de l'Alliance Graphologique et "deus ex machina" de l'Institut International de Recherches Graphol. de Boulogne sur Seine.

Et vous, cher Monsieur Lafitte? Le travail doit plus que jamais vous occuper. J'ignore si le journal que vous vous apprêtez à fonder a pris son essor. Je vous serais reconnaissant de m'en réserver un numéro.

C'est impatientement que j'attends aussi le Bulletin de l'Association des Anciens d'Ustaritz...

Bien entendu, j'irai cet été vous refaire visite, en allant au pays natal. Je pense, en outre, effectuer un voyage - organisé - à Jérusalem. Quelle joie de fouler la terre promise!...  
Croyez, cher Monsieur l'abbé et Ami, à mes sentiments affectueux à l'occasion du Nouvel An.  
G. Larrey.